

**Documents présentés lors de la 2^{ème}
journée de stage consacrée à la spécialité
HLP Littérature-Philosophie**

Mardi 26 novembre 2019

CORTE

**Propositions de corpus littéraires
Madame Gherman – IA-IPR de Lettres**



Proposition n° 1
La Parole, une arme politique



 **Sujet fin de séquence : Corneille, *Cinna*, Acte III, scène IV, 1641.**

ÉMILIE

- Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;
Abandonne ton âme à son lâche génie ;
- 5 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
- 10 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
- 15 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
- 20 Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux-semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.

- Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
- 25 Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meure tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
- 30 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'a fait.
- 35 Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'était destinée :
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA

- Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
- 40 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.

Question d'interprétation littéraire : Qui est le tyran dans cet extrait ?

📖 Texte étudié n° 1 : *Œdipe Roi*, 2^{ème} Episode, v.532-631, la scène d'agôn entre Créon et Œdipe, Sophocle, Ve avant J-C.

OEDIPE. - Hé là ! que fais-tu donc ici ? Quoi ! tu as le front, insolent, de venir jusqu'à mon palais, assassin qui en veut clairement à ma vie, brigand visiblement avide de mon trône !... Mais, voyons, parle, au nom des dieux ! qu'as-tu saisi en moi lâcheté ou sottise ? - pour que tu te sois décidé à me traiter de cette sorte ? Ou pensais-tu que je ne saurais pas surprendre ton complot en marche, ni lui barrer la route, si je le surprénais ? La sottise est plutôt dans ton projet, à toi, toi qui, sans le peuple, toi qui, sans amis, pars à la conquête d'un trône que l'on n'a jamais obtenu que par le peuple et par l'argent.

CRÉON. - Sais-tu ce que tu as à faire ? Tu as parlé : laisse-moi parler à mon tour, puis juge toi-même, une fois que tu m'auras entendu.

OEDIPE. - Tu parles bien, mais moi, je t'entends mal. Je te trouve à la fois hostile et inquiétant.

CRÉON. - Sur ce point justement, commence par m'écouter.

OEDIPE. - Sur ce point justement, ne commence pas par dire que tu n'es pas un félon.

CRÉON. - Si vraiment tu t'imagines qu'arrogance sans raison constitue un avantage, tu n'as plus alors ton bon sens.

OEDIPE. - Si vraiment tu t'imagines qu'un parent qui trahit les siens n'en doit pas être châtié, tu as perdu aussi le sens.

CRÉON. - J'en suis d'accord. Rien de plus juste. Mais quel tort prétends-tu avoir subi de moi ? dis-le.

OEDIPE. - Oui ou non, souhaiterais-tu que Je devais envoyer quérir l'auguste devin ?

CRÉON. - Et, à cette heure encore, je suis du même avis.

OEDIPE. - Dis-moi donc depuis quand votre roi Laïos...

30 CRÉON. - A fait quoi ? je ne saisis pas toute ta pensée.

OEDIPE. - il a disparu, victime d'une agression mortelle.

CRÉON. - On compterait depuis beaucoup de longues et de vieilles années.

OEDIPE. - Notre devin déjà exerçait-il son art ?

35 CRÉON. - Oui, déjà aussi sage, aussi considéré.

OEDIPE. - Parla-t-il de moi en cette occurrence ?

CRÉON. - Non, jamais, du moins devant moi.

OEDIPE. - Mais ne vous êtes-vous pas d'enquête sur le mort ?

40 CRÉON. - Si ! Cela va de soi - Sans aboutir à rien.

OEDIPE. - Et pourquoi le sage devin ne parlait-il donc pas alors ?

CRÉON. - Je ne sais. Ma règle est de me taire quand je n'ai pas d'idée.

45 OEDIPE. - Ce que tu sais et ce que tu diras, si tu n'as pas du moins perdu le sens...

CRÉON. - Quoi donc ? Si je le sais, je ne cacherai rien.

OEDIPE. - C'est qu'il ne m'eût Jamais, sans accord avec toi, attribué la mort de Laïos.

50 CRÉON. - Si c'est là ce qu'il dit, tu le sais par toi-même. Je te demande seulement de répondre, toi, à ton tour, ainsi que je l'ai fait pour toi.

OEDIPE. - Soit ! interroge-moi Ce n'est pas en moi qu'on découvrira l'assassin !

55 CRÉON. - Voyons : tu as bien épousé ma sœur.

OEDIPE. - Il me serait bien malaisé d'aller prétendre le contraire.

CRÉON. - Tu règues donc sur ce pays avec des droits égaux aux siens ?

60 OEDIPE. - Et tout ce dont elle a envie, sans peine elle l'obtient de moi.
CRÉON. - Et n'ai-je pas, moi, part égale de votre pouvoir à tous deux ?
OEDIPE. - Et c'est là justement que tu te révèles un félon !
65 CRÉON. - Mais non ! Rends-toi seulement compte de mon cas. Réfléchis à ceci d'abord : crois-tu que personne aimât mieux régner dans le tremblement sans répit, que dormir paisible tout en jouissant du même pouvoir ? Pour moi, je ne suis pas né avec le désir d'être roi, mais bien avec celui de
70 vivre comme un roi. Et de même quiconque est doué de raison. Aujourd'hui, j'obtiens tout de toi, sans le payer d'aucune crainte : si je régnais moi-même, que de choses je devrais faire malgré moi ! comment pourrais-je donc trouver le trône préférable à un pouvoir, à une autorité qui ne
75 m'apportent aucun souci ? Je ne me leurre pas au point de souhaiter plus qu'honneur uni à profit. Aujourd'hui je me trouve à mon aise avec tous, aujourd'hui chacun me fête, aujourd'hui quiconque a besoin de toi vient me chercher jusque chez moi : pour eux, le succès est là tout entier. Et je
80 lâcherais ceci pour cela ? Non, raison ne saurait devenir déraison. Jamais je n'eus de goût pour une telle idée. Et je n'aurais pas admis davantage de m'allier à qui aurait agi ainsi. La preuve ? Va à Pythô tout d'abord, et demande si je t'ai rapporté exactement l'oracle. Après quoi, si tu peux prouver
85 que j'aie comploté avec le devin, fais-moi mettre à mort : ce n'est pas ta voix seule qui me condamnera, ce sont nos deux voix, la mienne et la tienne. Mais ne va pas, sur un simple soupçon, m'incriminer sans m'avoir entendu. Il n'est pas

équitable de prendre à la légère les méchants pour les bons,
90 les bons pour les méchants. Rejeter un ami loyal, c'est en fait se priver d'une part de sa propre vie, autant dire de ce qu'on chérit plus que tout. Mais cela, il faut du temps pour l'apprendre de façon sûre. Le temps seul est capable de montrer l'honnête homme, tandis qu'il suffit d'un
95 jour pour dévoiler un félon.
LE CORYPHÉE. - Qui prétend Se garder d'erreur trouvera qu'il a bien parlé. Trop vite décider n'est pas sans risque, roi.
OEDIPE. - Quand un traître, dans l'ombre, se hâte vers moi, je dois me hâter, moi aussi, de
100 prendre un parti. Que je reste là sans agir, voilà son coup au but et le mien manqué.
CRÉON. - Que souhaites-tu donc ? M'exiler du pays ?
OEDIPE. - Nullement : c'est ta mort que je veux, ce n'est pas ton exil.
105 CRÉON. - Mais montre-moi d'abord la raison de ta haine.
OEDIPE. - Tu prétends donc être rebelle ? Tu te refuses à obéir ?
CRÉON. - Oui, quand je te vois hors de sens.
OEDIPE. - J'ai le sens de mon intérêt.
110 CRÉON. - L'as-tu du mien aussi ?
OEDIPE. - Tu n'es, toi, qu'un félon.
CRÉON. - Et si tu ne comprends rien ?
OEDIPE. - N'importe ! obéis à ton roi.
CRÉON. - Pas à un mauvais roi.
115 OEDIPE. - Thèbes ! Thèbes !
CRÉON. - Thèbes est à moi autant qu'à toi.
LE CORYPHÉE. - ô princes, arrêtez !...

Texte étudié n° 2 : Les Tragiques, Agrippa d'Aubigné, « Misères », v. 56 à 96



Les Tragiques sont divisés en sept chants. Le premier, « Misères », est consacré à la France déchirée par les guerres civiles qui opposent catholiques et protestants. Au début de ce chant, D'Aubigné justifie son projet littéraire : les événements politiques lui font abandonner la poésie profane et légère pour une poésie grave et tragique. Rédigé à partir de 1577, Les Tragiques apparaissent en publication clandestine en 1616.

Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu¹,
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprends bien plus haut, car j'apprends à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
5 Ces ruisselets d'argent, que les Grecs nous feignaient²,
Où leurs poètes vains³ buvaient et se baignaient,
Ne courent plus ici mais les ondes si claires
Qui eurent les saphirs et les perles contraires⁴
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,
10 Leur murmure plaisant heurte contre des os.
Telle⁵ est en écrivant ma non commune image

¹ Abandon de la poésie amoureuse pour une poésie engagée.

² Dans la mythologie grecque, les Muses se baignent dans la source Hippocrène ; « feindre » signifie « imaginer », représenter par l'art.

³ Qui s'occupent de sujets sans consistance.

⁴ Pour rivales ; les eaux (« ondes s) avaient une pureté qui pouvait rivaliser avec celle des saphirs et des perles.

⁵ Annonce les deux points à la fin du vers : « voici quelle image inattendue je vais donner à mes vers » (non plus le visage de l'amour mais celui de la guerre).

⁶ Mars est le dieu de la Guerre ; « sous un inique Mars » : pendant une injuste guerre.

⁷ Dans la poésie grecque, vallée réputée pour sa fraîcheur et son calme.

⁸ Gracieuses.

⁹ Au lieu de l'expression attendue, faire naître la poésie, D'Aubigné emploie cette affreuse image de l'avortement, pour signifier qu'il donne le jour malgré lui à une poésie macabre.

Autre fureur qu'amour reluit en mon visage ;
Sous un inique Mars⁶, parmi les durs labeurs
Qui gâtent le papier et l'encre de sueurs,
15 Au lieu de Thessalie⁷ aux mignardes⁸ vallées
Nous avorton⁹ ces chants au milieu des armées
En délaçant nos bras¹⁰ de crasse tout rouillés¹¹,
Qui n'osent s'éloigner des brassards dépouillés¹².
Le luth que j'accordais avec mes chansonnettes
20 Est ores¹³ étouffé de¹⁴ l'éclat des trompettes ;
Ici le sang n'est feint¹⁵, le meurtre n'y défaut¹⁶ ;
La mort joue elle-même en ce triste échafaud¹⁷,

¹⁰ En ôtant la cuirasse qui couvre le bras, le brassard.

¹¹ Les soldats n'ont pas le temps de nettoyer leur cuirasse entre chaque bataille.

¹² Les soldats ôtent leur cuirasse mais ne s'en éloignent pas, car le combat reprend incessamment.

¹³ Désormais.

¹⁴ Par.

¹⁵ À partir de ces vers, D'Aubigné oppose la réalité de la guerre à l'imitation que la littérature, le théâtre en particulier, peut -en donner ; ainsi le sang qui coule n'est pas une imitation ; il s'agit d'un sang bien réel, non d'une métaphore littéraire.

¹⁶ N'y manque pas.

¹⁷ D'Aubigné poursuit l'idée des vers précédents : comme le sang coule réellement au lieu d'être une simple imitation, la mort est effectivement présente, ce n'est pas un acteur de théâtre qui tient son rôle ; la scène de

La parole, une arme politique, Textes étudiés



- Le juge criminel tourne et emplit son urne¹⁸.
D'ici la botte en jambe¹⁹, et non pas le cothurne,
25 J'appelle Melpomène²⁰ en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrène²¹ éveillant cette sœur
Des tombeaux rafraîchis²², dont il faut qu'elle sorte
Échevelée, affreuse, et bramant de la sorte
Que fait la biche après le faon qu'elle a perdu.
30 Que la bouche lui saigne, et son front éperdu
Fasse noircir du ciel les voûtes éloignées,
Qu'elle épargille en l'air de son sang deux poignées²³
Quand épuisant ses flancs de redoublés sanglots
De sa voix enrouée elle bruera ces mots :
35 « Ô France désolée ! ô terre sanguinaire,
Non pas terre mais cendre ! ô mère, si c'est mère
Que trahir ses enfants aux²⁴ douceurs de son sein
Et quand on les meurtrit les serrer de sa main²⁵ !
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle
40 S'émeut des obstinés la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat²⁶,
Là le fruit de ton flanc²⁷ fait le champ du combat. »



théâtre est nommée « échafaud » : les planches qu'on a assemblées pour jouer vraiment ce sombre drame ne forment plus une scène mais le plancher du gibet.

¹⁸ L'urne est la boîte dans laquelle on dépose la sentence dans un procès ; ici, le juge « criminel » (qui ne cherche donc que la condamnation agite son urne (qui devrait, au contraire, par sa stabilité symboliser un procès équitable, serein) et la remplit (donc ne cherche qu'à condamner le plus de gens possible).

¹⁹ D'Aubigné se chausse d'une botte, chaussure militaire, et non du cothurne, chaussure de l'acteur de la tragédie grecque.

²⁰ Muse de la tragédie.

²¹ Source où les Muses se baignent.

²² Faisant sortir la Muse non de la source mais des tombes fraîchement creusées.

²³ Geste de deuil, mais accentué, car les anciens jetaient en l'air deux poignées de cendre.

²⁴ Quand ils sont encore aux.

²⁵ Les étrangler de sa propre main.

²⁶ Se bat pour le lait.

²⁷ Double construction : « le fruit de ton flanc » signifie le lait ; la possession du lait transforme le corps de la mère en un champ de combat (« fait de ton flanc le champ du combat »)

 **Texte étudié n° 3 : Cinna, Acte I, scène 3, Corneille, le discours de Cinna à Emilie, 1641**

L'action de la pièce se déroule à Rome sous le règne d'Auguste. Un complot se prépare contre lui, mené par des partisans de la République. Cinna, le chef des conjurés, vient retrouver son amante, Emilie, qui a des griefs personnels contre l'empereur qui avait fait mourir son père. Dans une longue tirade, il lui fait le compte rendu de son action auprès des conspirateurs afin de la séduire.

Cinna :
(...)
« - Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
5 Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
"Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
10 Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
À ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues,
15 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi !"
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
20 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
25 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;

Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
30 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
35 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
40 Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
45 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
50 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
55 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
(...)

📖 Texte n° 1 : Le Mariage de Figaro, V, 3, Beaumarchais, 1778.

Figaro est le valet du comte Almaviva depuis de nombreuses années. Il l'a aidé à conquérir sa femme et s'est montré un valet fidèle. Or, le jour de son mariage, il apprend que le comte convoite sa future femme, Suzanne, et il croit que celle-ci l'a trahi.

Figaro, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre : O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi comme un benêt... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: chiens de chrétiens! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. - Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. (...)

 **Texte n°2 : *Lorenzaccio*, Acte I, scène 2, Musset, 1832.**

La pièce se déroule à Florence au XVI^e siècle. Le duc Alexandre de Médicis, qui a usurpé le pouvoir, règne sur Florence en tyran avec l'appui du Saint-Empire et du Pape. Ce dialogue se déroule à l'aube, dans les rues de Florence, entre deux marchands à la porte de leur boutique. L'orfèvre Mondella et un marchand de soieries échangent leurs impressions à propos d'un mariage qui s'est déroulé la veille.

LE MARCHAND — Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier et examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve son altesse ! La cour est une belle chose.

L'ORFEVRE — La cour ! le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence était encore, il n'y a pas longtemps de cela, une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces colonnes, qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux architectes mal avisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin, comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâté informe fait de boue et de crachat, et on a appelé cela la citadelle. Les Allemands se sont installés dans ce maudit trou comme des rats dans un fromage ; et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade. C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plate-forme, qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres ; et encore le paye-t-on pour cela.

LE MARCHAND — Peste ! comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella.

L'ORFEVRE — Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font ! (*Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. — Passe un bourgeois avec sa femme.*)

 **Texte n°3 : Les mains sales, Sartre, 1948.**

L'action se situe pendant la Seconde Guerre mondiale dans un pays imaginaire d'Europe de l'Est. Sartre utilise le contexte politique de l'époque de la Guerre froide, et des dilemmes qui se posent à certains partis communistes européens qui hésitent entre l'alliance avec d'autres partis plus modérés ou la lutte solitaire pour le pouvoir. Hoederer, un des dirigeants du parti, est partisan d'une alliance. Les autres le considèrent comme un traître et veulent sa mort. Hugo, jeune intellectuel intransigeant, qui a adhéré au parti par idéal alors qu'il est issu d'un milieu bourgeois, est chargé de l'assassinat. Il est pris entre sa mission et une certaine admiration pour Hoederer.

HUGO

Le Parti a un programme : la réalisation d'une économie socialiste, et un moyen : l'utilisation de la lutte de classes. Vous allez vous servir de lui pour bâtir une politique de collaboration de classes dans le cadre d'une économie capitaliste. Pendant des années vous allez mentir, ruser, louvoyer, vous irez de compromis en compromis ; vous défendrez devant nos camarades des mesures réactionnaires prises par un gouvernement dont vous ferez partie. Personne ne comprendra : les durs nous quitteront, les autres perdront la culture politique qu'ils viennent d'acquérir. Nous serons contaminés, amollis, désorientés ; nous deviendrons réformistes et nationalistes ; pour finir, les partis bourgeois n'auront qu'à prendre la peine de nous liquider. Hoederer ! Ce Parti, c'est le vôtre, vous ne pouvez pas avoir oublié la peine que vous avez prise pour le forger, les sacrifices qu'il a fallu demander, la discipline qu'il a fallu imposer. Je vous en supplie : ne le sacrifiez pas de vos propres mains.

HOEDERER

Que de bavardages ! Si tu ne veux pas courir de risques il ne faut pas faire de politique.

HUGO

Je ne veux pas courir ces risques-là.

HOEDERER

Parfait : alors comment garder le pouvoir ?

HUGO

Pourquoi le prendre ?

HOEDERER

Es-tu fou ? Une armée socialiste va occuper le pays et tu la laisserais repartir sans profiter de son aide ? C'est une occasion qui ne se reproduira jamais plus : je te dis que nous ne sommes pas assez forts pour faire la Révolution seuls.

HUGO

On ne doit pas pouvoir prendre le pouvoir à ce prix.

HOEDERER

Qu'est-ce que tu veux faire du Parti ? Une écurie de courses ? À quoi ça sert-il de fourbir un couteau tous les jours si l'on n'en use jamais pour trancher ? Un parti, ce n'est jamais qu'un moyen. Il n'y a qu'un seul but : le pouvoir.

HUGO

Il n'y a qu'un seul but : c'est de faire triompher nos idées, toutes nos idées et rien qu'elles.

HOEDERER

C'est vrai : tu as des idées, toi. Ça te passera

HUGO

Vous croyez que je suis le seul à en avoir ? Ça n'était pas pour des idées qu'ils sont morts, les copains qui se sont fait tuer par la police du Régent ? Vous croyez que nous ne les trahirions pas, si nous faisons servir le Parti à dédouaner leurs assassins ?

HOEDERER

Je me fous des morts. Ils sont morts pour le Parti et le Parti peut décider ce qu'il veut. Je fais une politique de vivant, pour les vivants.

HUGO

Et vous croyez que les vivants accepteront vos combines ?

HOEDERER

On les leur fera avaler tout doucement.

HUGO

En leur mentant ?

HOEDERER

En leur mentant quelquefois.

HUGO

Vous... vous avez l'air si vrai, si solide ! Ça n'est pas possible que vous acceptiez de mentir aux camarades

HOEDERER

Pourquoi ? Nous sommes en guerre et ça n'est pas l'habitude de mettre le soldat heure par heure au courant des opérations.

HUGO

Hoederer, je... je sais mieux que vous ce que c'est que le mensonge ; chez mon père tout le monde se mentait, tout le monde me mentait. Je ne respire que depuis mon entrée au Parti. Pour la première fois j'ai vu des hommes qui ne mentaient pas aux autres hommes. Chacun pouvait avoir confiance en tous et tous en chacun, le militant le plus humble avait le sentiment que les ordres des dirigeants lui révélaient sa volonté profonde, et s'il y avait un coup dur, on savait pourquoi on acceptait de mourir. Vous n'allez pas...

HOEDERER

Mais de quoi parles-tu ?

HUGO

De notre Parti.

HOEDERER

De notre Parti ? Mais on y a toujours un peu menti. Comme partout ailleurs. Et toi, Hugo, tu es sûr que tu ne t'es jamais menti, que tu n'as jamais menti, que tu ne mens pas à cette minute même ?

HUGO

Je n'ai jamais menti aux camarades. Je... À quoi ça sert de lutter pour la libération des hommes, si on les méprise assez pour leur bourrer le crâne ?

HOEDERER

Je mentirai quand il faudra et je ne méprise personne. Le mensonge, ce n'est pas moi qui l'ai inventé : il est né dans une société divisée en classes et chacun de nous l'a hérité en naissant. Ce n'est pas en refusant de mentir que nous abolirons le mensonge : c'est en usant de tous les moyens pour supprimer les classes.

HUGO

Tous les moyens ne sont pas bons.

HOEDERER

Tous les moyens sont bons quand ils sont efficaces.

(...)

 **Texte n° 4 : Les justes, Acte II, Camus, 1949.**

Dans Les Justes, Camus met en scène un groupe de révolutionnaires russes qui préparent un attentat contre le grand-duc, frère du Tzar. Kaliayev, un jeune poète, est chargé de lancer une bombe sur la calèche où il se trouve. Mais au moment de passer à l'acte, il aperçoit, à côté du grand-duc, ses deux enfants, et ne lance pas la bombe. Revenu auprès de ses camarades, il insiste sur sa volonté d'être un justicier et non un assassin. Tout le groupe des terroristes approuve ce refus de tuer des innocents, à l'exception de Stepan.

ANNENKOV : Des enfants ?

STEPAN : Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.

ANNENKOV : Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.

STEPAN : Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards n'ont rien vu.

Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan. (...)

KALIAYEV : Regardez-moi, frères, regarde-moi, Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non ! Je n'ai pas pu. *Il tourne son regard de l'un à l'autre.* Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la roue, à la volée... *Il se tait.* Aidez-moi... *Silence.* Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien. *Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et d'une voix morne.* Voilà ce que je propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du théâtre et je lancerai la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'organisation.

STEPAN : L'organisation t'avait demandé de tuer le grand-duc.

KALIAYEV : C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.

ANNENKOV : Yanek a raison. Ceci n'était pas prévu.

STEPAN : Il devait obéir.

ANNENKOV : Je suis le responsable. Il fallait que tout fût prévu et que personne ne pût hésiter sur ce qu'il y avait à faire. Il faut seulement décider si nous laissons échapper définitivement cette occasion ou si nous ordonnons à Yanek d'attendre la sortie du théâtre. Alexis ?

VOINOV : Je ne sais pas. Je crois que j'aurais fait comme Yanek. Mais je ne suis pas sûr de moi. (*Plus bas.*) Mes mains tremblent.

ANNENKOV : Dora ?

DORA, *avec violence.* J'aurais reculé, comme Yanek. Puis-je conseiller aux autres ce que moi-même je ne pourrais pas faire ?

STEPAN : Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie cette décision ? Deux mois de filatures, de terribles dangers courus et évités, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien. Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer ? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice ? Êtes-vous fous ?

ANNENKOV : Dans deux jours, le grand-duc retournera au théâtre, tu le sais bien.

STEPAN : Deux jours où nous risquons d'être pris, tu l'as dit toi-même.

KALIAYEV : Je pars.

DORA : Attends ! (*À Stepan.*) Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?

STEPAN : Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

DORA : Pourquoi fermes-tu les yeux ?

STEPAN : Moi ? J'ai fermé les yeux ?

DORA : Oui.

STEPAN : Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

DORA : Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

STEPAN : Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

DORA : Ce jour-là, la révolution sera haïe de l'humanité entière.

STEPAN : Qu'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité entière et la sauver d'elle-même et de son esclavage.

DORA : Et si l'humanité entière rejette la révolution ? Et si le peuple entier, pour qui tu luttas, refuse que ses enfants soient tués ? Faudra-t-il le frapper aussi ?

STEPAN : Oui, s'il le faut, et jusqu'à ce qu'il comprenne. Moi aussi, j'aime le peuple.

DORA : L'amour n'a pas ce visage.

STEPAN : Qui le dit ?

DORA : Moi, Dora.

STEPAN : Tu es une femme et tu as une idée malheureuse de l'amour.

DORA, avec violence : Mais j'ai une idée juste de ce qu'est la honte.

STEPAN : J'ai eu honte de moi-même, une seule fois, et par la faute des autres. Quand on m'a donné le fouet. Car on m'a donné le fouet. Le fouet, savez-vous ce qu'il est ? Véra était près de moi et elle s'est suicidée par protestation. Moi, j'ai vécu. De quoi aurais-je honte, maintenant ?

ANNENKOV : Stepan, tout le monde ici t'aime et te respecte. Mais quelles que soient tes raisons, je ne puis te laisser dire que tout est permis. Des centaines de nos frères sont morts pour qu'on sache que tout n'est pas permis.

STEPAN : Rien n'est défendu de ce qui peut servir notre cause.

ANNENKOV, avec colère : Est-il permis de rentrer dans la police et de jouer sur deux tableaux, comme le proposait Evno ? Le ferais-tu ?

STEPAN : Oui, s'il le fallait.

ANNENKOV, se levant : Stepan, nous oublierons ce que tu viens de dire, en considération de ce que tu as fait pour nous et avec nous. Souviens-toi seulement de ceci. Il s'agit de savoir si, tout à l'heure, nous lancerons des bombes contre des enfants.

STEPAN : Des enfants ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien ? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. Avez-vous vu mourir des enfants de faim ? Moi, oui. Et la mort par la bombe est un enchantement à côté de cette mort-là. Mais Yanek ne les a pas vus. Il n'a vu que les deux chiens savants du grand-duc. N'êtes-vous donc pas des hommes ? Vivez-vous dans le seul instant ? Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir.

DORA : Yanek accepte de tuer le grand-duc puisque sa mort peut avancer le temps où les enfants russes ne mourront plus de faim. Cela déjà n'est pas facile. Mais la mort des neveux du grand-duc n'empêchera aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites.

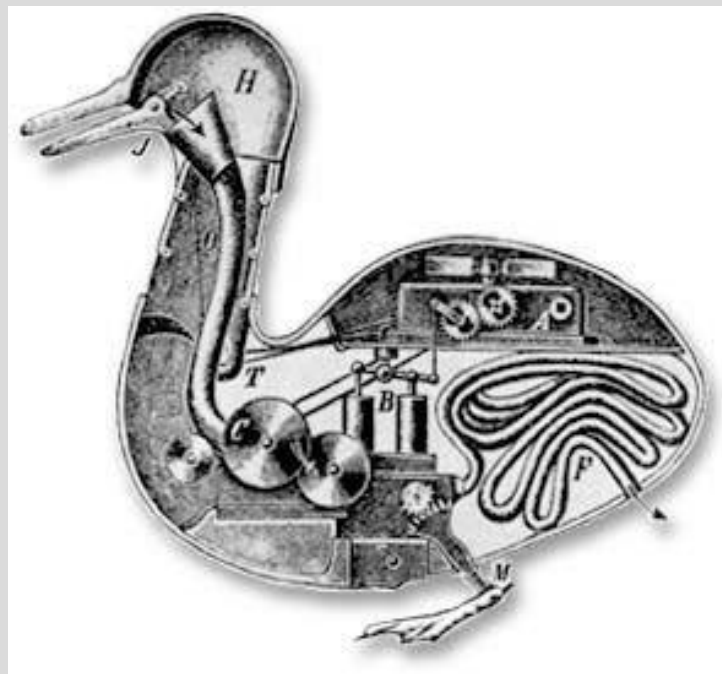
STEPAN, violemment : Il n'y a pas de limites. La vérité est que vous ne croyez pas à la révolution. (*Tous se lèvent, sauf Yanek*). Vous n'y croyez pas. Si vous y croyiez totalement, complètement, si vous étiez sûrs que par nos sacrifices et nos victoires, nous arriverons à bâtir une Russie libérée du despotisme, une terre de liberté qui finira par recouvrir le monde entier, si vous ne doutiez pas qu'alors, l'homme, libéré de ses maîtres et de ses préjugés, lèvera vers le ciel la face des vrais dieux, que pèserait la mort de deux enfants ? Vous vous reconnaissez tous les droits, tous, vous m'entendez. Et si cette mort vous arrête, c'est que vous n'êtes pas sûrs d'être dans votre droit. Vous ne croyez pas à la révolution.

Silence. Kaliayev se lève.

KALIAYEV : Stepan, j'ai honte de moi et pourtant je ne te laisserai pas continuer. J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme. Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier. (...)



Proposition n° 2
L'homme et l'animal



 **Sujet fin de séquence : La Fontaine, *Fables*, « Les Souris et le Chat-huant »**

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
5 Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste et sombre retraite
10 De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'Oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
15 Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux Souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
20 Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.
25 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;
Elle allait jusqu'à leur porte
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de monstre et de machine !
30 Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
35 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
40 Mais comment ? Ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils par votre foi ?

*Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique
45 merveilleuse et presque incroyable, est véritablement
arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance
de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un
progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais
50 ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la
manière d'écrire dont je me sers.*

Question d'interprétation littéraire :

**« Ceci n'est point une fable » affirme La
Fontaine. Etes-vous d'accord avec cette
55 assertion ?**

 **Texte étudié 1 : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire***

Mais à la vérité il est tout à fait vain de débattre pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut pas tenir personne en servitude sans lui faire de tort, et qu'il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, qui est en tout point raisonnable, que le tort. Il en résulte donc que la liberté est naturelle, et si je suis le même raisonnement, j'en déduis que nous ne
5 sont pas nés seulement en possession de notre liberté, mais aussi avec une propension à la défendre.

Or si d'aventure¹ nous émettons quelques doutes sur ce propos, et si nous sommes si abâtardis que nous ne puissions reconnaître nos biens ni, de même, nos penchants naturels, il faudra que je vous fasse l'honneur qui vous appartient, et que je fasse monter, si je puis dire,
10 les bêtes brutes en chaire² pour vous enseigner votre nature et condition.

Les bêtes, – qu'ici Dieu me vienne en aide – si les hommes font trop les sourds, leur crient « vive la liberté ». Il y en a plusieurs, parmi elles, qui meurent sitôt qu'elles sont prises : comme le poisson quitte la vie aussitôt que l'eau, pareillement ces bêtes-là quittent la lumière, et ne veulent point survivre à leur naturelle liberté. Si les animaux posaient entre eux quelque
15 prééminence³, ils feraient de ces bêtes-là leur plus noble caste. Les autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, font lorsqu'on les prend si grande résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez combien elles estiment cher ce qu'elles perdent. Puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la conscience qu'elles ont de leur malheur, qu'il est aisé de voir qu'à partir de ce moment il s'agit pour elles de dépérir plutôt que de vivre,
20 et qu'elles continuent leur vie plus pour regretter leur aise perdue que pour se plaire en servitude.

N'est-ce pas ce que veut dire l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en pouvoir plus, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires et casse ses défenses contre les arbres, tant le grand désir qu'il a de demeurer libre tel qu'il est lui donne de l'esprit
25 et l'incite à marchander avec les chasseurs pour savoir si pour le prix de ses défenses il en serait quitte, et qu'ils accepteraient qu'il donne son ivoire, et paye cette rançon pour sa liberté ? Nous nourrissons le cheval dès sa naissance pour l'appriivoiser à servir. Et pourtant nous qui pensons savoir le flatter quand vient le moment du dressage, nous le voyons mordre le frein, se ruer contre l'éperon, comme pour montrer à la nature, semble-t-il, et témoigner au moins par-là que
30 s'il sert, ce n'est pas de son gré mais pour notre contrainte.

*Mais que faut-il donc dire ?
Même les bœufs sous le poids du joug geignent,⁴
Et les oiseaux dans la cage se plaignent [...]*

35 Ainsi donc, puisque tous les êtres qui ont la faculté de sentir sentent systématiquement le mal de la sujétion, et courent après la liberté, puisque les bêtes qui pourtant sont faites pour le service de l'homme ne peuvent s'accoutumer à servir qu'en protestant d'un désir contraire, quelle malchance a donc eu lieu qui a pu dénaturer l'homme, seul né véritablement pour vivre libre, au point de lui faire perdre le souvenir de son être premier, et le désir de le retrouver ?

¹ D'aventure : par hasard

² Faire monter les bêtes brutes en chaire : demander aux bêtes de s'exprimer, pour prononcer une sorte de sermon

³ Prééminence : Avantage, supériorité donnée à quelqu'un par la naissance, le droit, le rang, la dignité, la fortune

⁴ Geindre : pousser des cris plaintifs

📖 Texte étudié 2 : Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*, 1578

5 Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé
seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine, qui est tout son
honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage.
Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands
10 avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle¹ admirable
de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulants si fièrement sur sa tête, les
mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles
pour sa commodité et pour son service Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette
15 misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses
de toutes choses, se dise maîtresse et emperière² de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance
de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilège qu'il s'attribue
d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait³ la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces,
seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde⁴,
qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres⁵ de cette belle et grande charge. [...]

15 La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle
de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant⁶ la plus orgueilleuse. Elle se sent et se
voit logée ici, parmi la bourbe et le fient⁷ du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et
croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec
les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du
20 cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même
imagination qu'il s'égalé à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même
et sépare de la presse⁸ des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et
compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble.
Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles⁹ internes et secrets des
25 animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

Quand je me joue à¹⁰ ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne
fais d'elle ?

¹ Mouvement.

² Impératrice.

³ Seul à avoir.

⁴ la « compatibilité » de l'univers

⁵ Lettres patentes.

⁶ Cependant.

⁷ Le fumier

⁸ La foule

⁹ Les mouvements

¹⁰ Avec



**📖 Texte étudié 3 : La Fontaine, « Discours à Mme de La Sablière »,
Fables, Livre IX - Fable 20, 1678**

Iris, je vous louerais : il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
5 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
10 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
15 Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle à part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
20 Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
25 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie, subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Où parler ? Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
30 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
35 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet la frappe en un endroit ;
40 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
45 Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
50 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre
chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
55 Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et
l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
60 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait,
65 Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi.
70 Cependant, quant aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
À confondre et brouiller la voie,
75 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
À présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
80 Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
Quand la perdrix
85 Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
90 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit

De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord, il est un monde
95 Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
100 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'une et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
105 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
110 Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
115 Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
120 Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
125 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
130 Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
135 Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! S'il le rendait,
140 Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;
145 Et que, pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
150 L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
155 La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent,
Tout obéit dans ma machine
À ce principe intelligent.
160 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême ;
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
165 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieus et leur course rapide !
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
170 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
175 Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante, après tout, n'a point :
Cependant la plante respire.
180 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?



 **Texte n°1 : La Fontaine, *Fables*, « L'Homme et la couleuvre », Livre X, 1. 1668**

Un homme vit une couleuvre.¹
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers ! »
A ces mots, l'animal pervers
5 (C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
10 Afin de le payer toutefois de raison,²
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais ». Le serpent, en sa langue,
15 Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
20 Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
25 Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme ». Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

¹ Ce mot désignait alors toute espèce de serpent.

² Afin de se justifier

³ Il faut sous-entendre « à un arbitre ».

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
30 Mais rapportons-nous-en.³ » – « Soit fait »⁴, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
35 Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
40 Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.⁵
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
45 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
50 Croyons ce bœuf ». – « Croyons », dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans

⁴ Qu'il en soit fait ainsi.

⁵ Ce qu'il lui faut pour vivre.

GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

- Pour nous seuls il portait⁶ les soins⁷ les plus pesants,
55 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès⁸ nous donne, et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
60 Force coups, peu de gré⁹ ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur ;
65 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
 Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
70 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer¹⁰,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,
75 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?¹¹
De son tempérament¹², il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu¹³,
80 Voulut à toute force avoir cause gagnée.

⁶ Il endurait

⁷ Les efforts

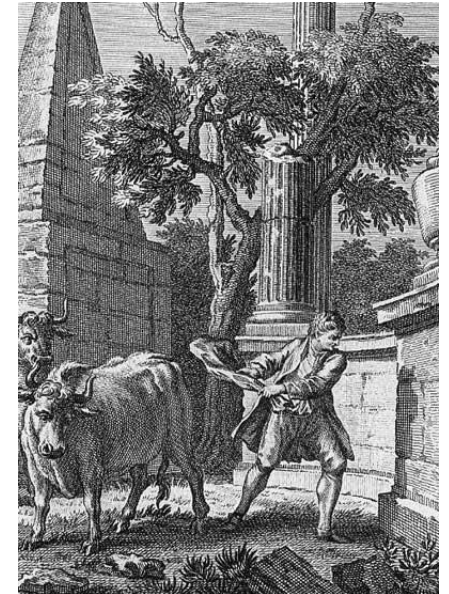
⁸ Chez les Latins, déesse de la fécondité et de la terre cultivée

⁹ Peu de reconnaissance, peu de gratitude.

¹⁰ Sa récompense

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

- On en use ainsi chez les grands :
85 La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
 Et serpents.
 Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. – J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
90 - Parler de loin, ou bien se taire.



¹¹ Pourquoi ne lui coupait-on pas les branches au lieu de l'abattre tout entier avec la cognée ?

¹² Grâce à sa constitution (sa force et sa bonne santé)

¹³ Qu'on eût prouvé sa culpabilité.

 **Texte n°2 : Victor Hugo, *La Légende des siècles*, « LE CRAPAUD », 1859**

Que savons-nous ? Qui donc connaît le fond des choses ?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
5 Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
Grave, il songeait ; l'horreur contemplant la splendeur.
(Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?
Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,
10 Les césars de forfaits, les crapauds de pustules,
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière :
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
15 L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire ;
Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
20 Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en-haut, parfois tendre et parfois farouche ;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
25 Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;
30 Et le prêtre était vieux, et la femme était belle ;
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —

Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
35 On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
À pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux ?
40 Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »
45 Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
Les blessures, ravis, applaudis du passant ;
Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale
50 Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;
55 Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
60 Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre ;
Oh ! la sombre action ! empirer la misère !
Ajouter de l'horreur à la difformité !
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,

65 Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
Il rampait ; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
70 L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
75 Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
Criaient : « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
80 Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
Quand nous visons un point de l'horizon humain,
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
85 Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
C'était de la fureur et c'était de l'extase ;
Un des enfants revint, apportant un pavé,
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »
90 Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
Le hasard amenait un chariot très-lourd
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable ;
95 Il roulait la charrette et portait un panier ;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
Cette bête marchait, battue, exténuée ;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur

100 Cette stupidité qui peut-être est stupeur,
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;
105 La route descendait et poussait la bourrique ;
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
110 Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »

115 Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
120 Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
125 Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
130 Laissant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants-celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,

GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

- 135 Entendit une voix qui lui disait : Sois bon !
Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !
Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres
Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
140 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
Ô spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant ;
Le damné bon faisant rêver l'élus méchant !
145 L'animal avançant lorsque l'homme recule !
Dans la sérénité du pâle crépuscule,
La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
De la mystérieuse et profonde douceur ;
Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
150 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle ;
Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
155 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
Tu cherches, philosophe ? Ô penseur, tu médites ?
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour !
160 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;
Quiconque est bon habite un coin du ciel. Ô sage,
La bonté qui du monde éclaire le visage,
La bonté, ce regard du matin ingénu,
La bonté, pur rayon qui chauffe l'Inconnu,
165 Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,

Le



grand

ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

 **Texte n°3 : Vigny, *Les Destinées*, « La mort du loup », 1864**

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
5 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
10 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
15 Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
20 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
25 De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
30 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,

Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
35 Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
40 Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
45 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
50 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
55 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang,
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
60 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,

| GT 1 : L'homme et l'animal, une affaire de cruauté ?

Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

65 II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
À poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
70 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
75 À ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

80

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !

85 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,

C'est vous qui le savez, sublimes animaux !

À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul, le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,

90 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !

Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

95 Gémir, pleurer, prier, est également lâche.

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche

Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,

Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au Château du M****



📖 Texte n°1 : René DESCARTES, Lettre au Marquis de Newcastle, 1646.

[...] qu'a-t-on besoin d'autre chose pour expliquer la nutrition et la production des diverses humeurs qui sont dans le corps, sinon de dire que la force dont le sang, en se raréfiant, passe du cœur vers les extrémités des artères, fait que quelques-unes de ses parties s'arrêtent entre celles des membres où elles se trouvent, et y prennent la place de quelques autres qu'elles en chassent, et que, selon la situation ou la figure ou la
5
petitesse des pores qu'elles rencontrent, les unes se vont rendre en certains lieux plutôt que les autres, en même façon que chacun peut avoir vu divers cribles, qui, étant diversement percés, servent à séparer divers grains les uns des autres ? Et enfin, ce qu'il y a de plus remarquable en tout ceci, c'est la génération des esprits animaux, qui sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans
10
les muscles, et donne le mouvement à tous les membres; sans qu'il faille imaginer d'autre cause qui fasse que les parties du sang qui, étant les plus agitées et les plus pénétrantes, sont les plus propres à composer ces esprits, se vont rendre plutôt vers le cerveau que vers ailleurs, sinon que les artères qui les y portent sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite de toutes, et que, selon les règles des mécaniques, qui sont les mêmes que celles de la nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble à se mouvoir vers un
15
même côté où il n'y a pas assez de place pour toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la concavité gauche du cœur tendent vers le cerveau, les plus faibles et moins agitées en doivent être détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre seules.

J'avais expliqué assez particulièrement toutes ces choses dans le traité que j'avais eu ci-devant dessein de publier. Et ensuite j'y avais montré quelle doit être la fabrique des nerfs et des muscles du corps
20
humain, pour faire que les esprits animaux étant dedans aient la force de mouvoir ses membres, ainsi qu'on voit que les têtes, un peu après être coupées, se remuent encore et mordent la terre nonobstant qu'elles ne soient plus animées; quels changements se doivent faire dans le cerveau pour causer la veille, et le sommeil, et les songes; comment la lumière, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur, et toutes les autres qualités des objets extérieurs y peuvent imprimer diverses idées, par l'entremise des sens; comment la faim, la soif, et
25
les autres passions intérieures y peuvent aussi envoyer les leurs; ce qui doit y être pris pour le sens commun où ces idées sont reçues, pour la mémoire qui les conserve, et pour la fantaisie qui les peut diversement changer et en composer de nouvelles, et, par même moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouvoir les membres de ce corps en autant de diverses façons, et autant à propos des objets qui se présentent à ses sens et des passions intérieures qui sont en lui, que les nôtres se puissent mouvoir sans que
30
la volonté les conduise : ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements
35
plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.

Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir que s'il y avait de telles machines qui eussent les organes et la figure extérieure d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux; au lieu que s'il y
40
en avait qui eussent la ressemblance de nos corps, et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela de vrais hommes : dont le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées : car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes, comme, si on la touche en
45
quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on lui veut dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et

50 choses semblables; mais non pas qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes : car, au lieu que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie de même façon que notre raison nous fait agir. Or, par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car c'est une chose bien remarquable qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal, tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes : car on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils lisent; au lieu que les hommes qui étant nés sourds et muets sont privés des organes qui servent aux autres pour parler,- autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui étant ordinairement avec eux ont loisir d'apprendre leur langue Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout : car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler; et d'autant qu'on remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce, aussi bien qu'entre les hommes, et que les uns sont plus aisés à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet qui serait des plus parfaits de son espèce n'égalât en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui aurait le cerveau troublé, si leur âme n'était d'une nature toute différente de la nôtre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent les passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux ; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage. Car s'il était vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourraient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. C'est aussi une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui témoignent plus d'industrie que nous en quelques-unes de leurs actions, on voit toutefois que les mêmes n'en témoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car à ce compte ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toute autre chose; mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'un horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence.

80 J'avais décrit après cela l'âme raisonnable, et fait voir qu'elle ne peut aucunement être tirée de la puissance de la matière, ainsi que les autres choses dont j'avais parlé, mais qu'elle doit expressément être créée; et comment il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le corps humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon peut-être pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui, pour avoir outre cela des sentiments et des appétits semblables aux nôtres, et ainsi composer un vrai homme. Au reste, je me suis ici un peu étendu sur le sujet de l'âme, à cause qu'il est des plus importants : car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir ci-dessus assez réfutée, il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même nature que la nôtre, et que par conséquent nous n'avons rien ni à craindre ni à espérer après cette vie, non plus que les mouches et les fourmis; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et par conséquent qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui; puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la détruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle.

 **Texte n° 2 : LA ROCHEFOUCAULD, LA ROCHEFOUCAULD,
Réflexions diverses, 11 (1731)**

Du rapport des hommes avec les animaux

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres.

5 Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents ; les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper !

10 Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal. Il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

15 Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'appriivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

20 Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie, pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets, de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un bout du monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leur plainte ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

Texte n°3 : Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), 1ère partie.

La différence entre l'homme et l'animal

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

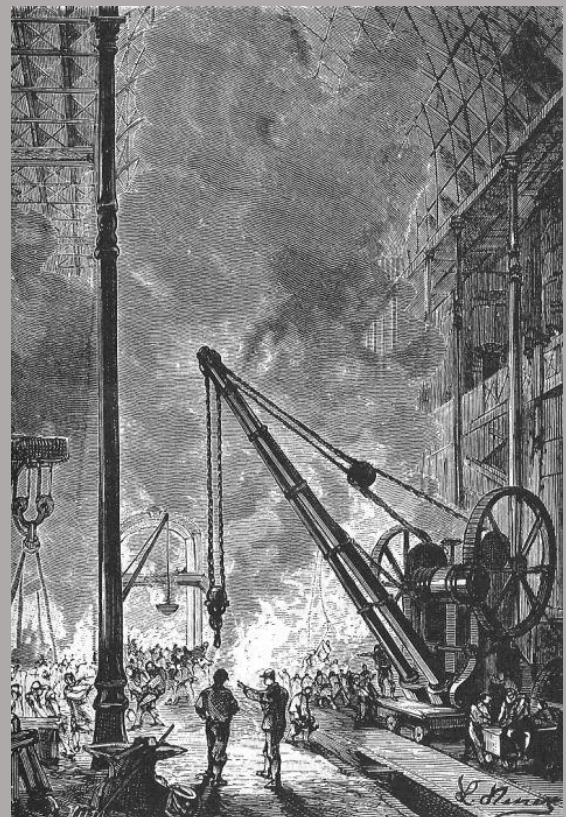
Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature. Il serait affreux d'être obligés de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité, et de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales : apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son âme, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements.



Proposition n°3

L'Utopie et la dystopie



**📖 Sujet fin de séquence : Montesquieu, *Lettres persanes*,
Lettre XII, 1721.**

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connaissaient la justice ; ils aimaient la vertu ; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille : la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si touchant ; ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes ? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre ; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons, les célébraient par leurs danses, et par les accords d'une musique champêtre ; on faisait ensuite des festins, où la joie ne régnait pas moins que la frugalité. C'était dans ces assemblées que parlait la nature naïve, c'est là qu'on apprenait à donner le cœur et à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisait en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; et c'est là que les tendres mères se plaisaient à prévoir de loin une union douce et fidèle.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes ; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étaient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants. Les filles y venaient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne leur demandaient d'autre grâce que celle de pouvoir rendre un Troglodyte heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assemblaient ; et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité : ils

chantaient ensuite les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

- 45 La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité était étrangère : ils se faisaient des présents, où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille ; les troupeaux étaient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

Question d'interprétation littéraire : Peut-on parler à propos de ce texte d'un « âge d'or » ?



📖 Texte étudié n°1 : *Gargantua*, Rabelais, 1534

Toute leur vie était dirigée non par les lois, statuts ou règles, mais selon leur bon vouloir et libre-arbitre. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit... Ainsi l'avait établi Gargantua. Toute leur règle tenait en cette clause :

5

FAIS CE QUE VOUDRAS,

car des gens libres, bien nés, biens instruits, vivant en honnête compagnie, ont par nature un instinct et un aiguillon qui pousse toujours vers la vertu et retire du vice ; c'est ce qu'ils nommaient l'honneur. Ceux-ci, quand ils sont écrasés et asservis par une vile sujétion et contrainte, se détournent de la noble passion par laquelle ils tendaient librement à la vertu, afin de démettre et enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié.

Par cette liberté, ils entrèrent en une louable émulation à faire tout ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une disait : " Buvons ", tous buvaient. S'il disait : " Jouons ", tous jouaient. S'il disait : " Allons nous ébattre dans les champs ", tous y allaient. Si c'était pour chasser, les dames, montées sur de belles haquenées, avec leur palefroi richement harnaché, sur le poing mignonement engantelé portaient chacune ou un épervier, ou un laneret, ou un émerillon ; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient tant noblement instruits qu'il n'y avait parmi eux personne qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq à six langues et en celles-ci composer, tant en vers qu'en prose. Jamais ne furent vus chevaliers si preux, si galants, si habiles à pied et à cheval, plus verts, mieux remuant, maniant mieux toutes les armes. Jamais ne furent vues dames si élégantes, si mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tous les actes féminins honnêtes et libres, qu'étaient celles-là. Pour cette raison, quand le temps était venu pour l'un des habitants de cette abbaye d'en sortir, soit à la demande de ses parents, ou pour une autre cause, il emmenait une des dames, celle qui l'aurait pris pour son dévot, et ils étaient mariés ensemble ; et ils avaient si bien vécu à Thélème en dévotion et amitié, qu'ils continuaient d'autant mieux dans le mariage ; aussi s'aimaient-ils à la fin de leurs jours comme au premier de leurs noces.



 **Texte étudié n°2 : FENELON, *Les Aventures de Télémaque* (1699)**

Télémaque, fils d'Ulysse, voyage à travers le monde antique, accompagné d'un ami de son père, le sage Mentor. Ce dernier prodigue à Télémaque ses connaissances et ses conseils. Il présente ici le paradis que serait la Crète.

Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connaissait. « Cette île – disait-il – admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent ; son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le superflu ; s'ils voulaient vivre simplement et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que le plus sage et le meilleur de tous les rois avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit ; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée aux temples des dieux, et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux. »

**📖 Texte étudié n°3 : Montesquieu, *Lettres persanes*,
Lettre XI, 1721**

Usbek à Mirza

A Ispahan

5

TU renonces à ta raison pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi : c'est ton amitié, qui me la procure.

10

Pour remplir ce que tu me prescis, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnements fort abstraits. Il y a certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir : telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

15

Il y avait en Arabie un petit peuple, appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avoient des yeux ; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

20

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement ; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement ; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; et ils les massacrèrent encore.

25

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne ; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

30

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.

35

On était dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me serait inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

40

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande ; de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

45 Un des principaux habitants avait une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux, et l'enleva : il s'émut une grande querelle ; et, après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodyte qui, pendant que la république subsistait, avait eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends et à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai
50 les miennes ; je vous prie de me laisser en repos, et de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui était le plus fort, jura qu'il mourrait plutôt que de rendre cette femme ; et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin et de la dureté du juge, s'en retournait désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenait de la fontaine. Il n'avait plus de femme, celle-là lui plut ; et elle lui plut bien
55 davantage lorsqu'il apprit que c'était la femme de celui qu'il avait voulu prendre pour juge, et qui avait été si peu sensible à son malheur : il l'enleva, et l'emmena dans sa maison.

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ ; ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper ; et effectivement
60 ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois ; mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre, et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer ; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodyte presque tout nu vit de la laine qui était à vendre : il en demanda le prix ; le marchand dit en lui-même : Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent
65 qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, et payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand : j'aurai du blé à présent. Que dites-vous ? reprit l'étranger ; vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le blé est
70 extrêmement cher, et que la famine règne presque partout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand
75 la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous
80 voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère.

À Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

Texte n°1 : HESIODE (VIII-VII siècles av. J.-C.), *Les Travaux et les jours*, vv. 109-126.

D'or fut la race première des hommes de vie périssable,
race créée par les dieux immortels qui peuplent l'Olympe.
C'était au temps de Cronos, quand le ciel était son royaume,
lorsque les dieux menaient une vie préservée de souffrances,
loin à l'écart des malheurs et des peines ; jamais la vieillesse
âpre n'approchait ; les pieds et les bras toujours jeunes,
ils vivaient de festins, à l'abri de toute misère ;
ils mouraient comme s'ils s'endormaient. Et toutes richesses
leur revenaient : la terre qui donne la vie, d'elle-même,
leur tendait ses fruits abondants ; la joie et le calme
présidaient aux travaux des champs, à leurs grandes richesses -
riches en bétail, chéris des puissances divines !
Mais cependant, quand le sol eut recouvert cette race,
Zeus l'immense voulut qu'ils devinssent des forces divines,
généreuses, terrestres, gardiennes des hommes qui meurent,
dieux gardant la justice, châtiant les travaux d'injustice,
tout drapés de brume, errant par toute la terre,
et dispensant la richesse : telle est leur charge royale.

Traduction de Philippe Brunet, Le Livre de poche, 1999.

Texte n°2 : LUCRECE (Ier siècle avant J.-C.), *De la nature des choses*, V, vv. 925-944.

Le genre humain était alors beaucoup plus dur à la campagne qu'il n'est à présent : aussi la terre dure l'avait-elle créé ; et comme il était bâti sur des os beaucoup plus grands et plus solides que nous les avons aujourd'hui, aussi était-il assorti de nerfs et de muscles beaucoup plus robustes, de sorte qu'il n'était pas facilement accablé par le chaud, ni transi par le froid, ni offensé par la nouveauté des viandes, ni frappé de quelque maladie que ce soit. La vie des hommes était longue, et ils passaient leurs jours à la façon des bêtes qui sont errantes de toutes parts. Il n'y avait point alors de robuste conducteur de charrue aux timons recourbés, ni quelqu'un qui sût avec le fer amenuiser les guérets, ni qui eût l'industrie d'enfouir en terre de jeunes plantes, ou qui eût trouvé l'invention d'émonder les arbres. Ce que le Soleil et les pluies avaient donné, ce que la Terre avait produit de son mouvement, suffisait pour assouvir l'appétit. Les hommes se rassasiaient d'ordinaire parmi les chênes qui portent le gland, et les pommes sauvages que tu vois maintenant en Hiver, quand elles se teignent d'une couleur de pourpre venant en maturité, étaient alors bien plus grosses qu'elles ne sont à présent, et la Terre les portait en bien plus grande quantité. La nouveauté florissante du monde donnait sans peine plusieurs aliments qui venaient de leur bon gré pour les misérables mortels.

Traduction de Michel de Marolles, 1650.

Texte n°3 : VIRGILE (Ier siècle avant J.-C.), *Géorgiques*, Livre I, vv. 125 - 159.

Avant Jupiter, personne ne cultivait les champs. Il n'était pas même permis de partager ni de limiter le sol. On recueillait en commun, et, sans être forcée, la terre prodiguait librement tout d'elle-même. Ce fut Jupiter qui arma les noirs serpents de leur pernicieux venin, qui donna au loup l'instinct de la rapine, souleva les mers, dépouilla de leur miel les feuilles des arbres, nous déroba le feu, et arrêta les ruisseaux de vin qui couraient partout, afin que le génie de l'homme inventât peu à peu tous les arts, tirât l'épi du sillon, et fit jaillir l'étincelle des veines du caillou. Alors, pour la première fois, les barques flottèrent sur les ondes ; le nocher compta les étoiles et distingua par leur nom les Pléiades, les Hyades et l'Ourse brillante, fille de Lycaon. Alors on apprit à tendre des pièges aux bêtes sauvages, à tromper les oiseaux avec de la glu, et à cerner avec une meute les vastes forêts. L'un jeta son épervier dans un large fleuve ; l'autre traîna dans la mer ses humides filets. Alors on assouplit le fer et l'on entendit grincer la scie ; car on n'avait d'abord que des coins pour fendre le bois. Alors naquirent les arts. Tout céda au travail opiniâtre et à la pressante nécessité. Ce fut Cérès qui, la première apprit aux hommes à labourer la terre, lorsque les arboises et les glands commencèrent à leur manquer dans les bois sacrés, et que Dodone leur refusa les aliments. Bientôt le blé eut ses fléaux. La funeste nielle rongea le chaume ; le chardon inutile hérissa les guérets ; les moissons périrent sous une forêt d'herbes épineuses, la bardane, le tribule, et, au milieu des plus beaux champs, s'élevèrent la nuisible ivraie et l'avoine stérile. Si votre herse ne tourmente pas constamment la terre, si un bruyant épouvantail n'écarte pas les oiseaux, si votre faux n'élague pas un épais feuillage, si enfin vous ne demandez pas la pluie au ciel, c'est en vain hélas ! que vous contemplez les riches moissons d'autrui ; vous serez réduit, pour assouvir votre faim, à secouer les chênes des forêts.

Traduction de Th. Cabaret-Dupaty, 1878.

Texte n°4 : OVIDE (1er siècle avant J.-C.), *Les Métamorphoses*, Livre I, vv. 89-150.

Les quatre âges

L'âge d'or commença. Alors les hommes gardaient volontairement la justice et suivaient la vertu sans effort. Ils ne connaissaient ni la crainte, ni les supplices ; des lois menaçantes n'étaient point gravées sur des tables d'airain ; on ne voyait pas des coupables tremblants redouter les regards de leurs juges, et la sûreté commune être l'ouvrage des magistrats.

Les pins abattus sur les montagnes n'étaient pas encore descendus sur l'océan pour visiter des plages inconnues. Les mortels ne connaissaient d'autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n'étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. On ignorait et la trompette guerrière et l'airain courbé du clairon. On ne portait ni casque, ni épée ; et ce n'étaient pas les soldats et les armes qui assuraient le repos des nations.

La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. Les doux zéphyr, de leurs tièdes haleines, animaient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d'elle-même d'abondantes moissons. Dans les campagnes s'épanchaient des fontaines de lait, des fleuves de nectar ; et de l'écorce des chênes le miel distillait en bienfaisante rosée. Lorsque Jupiter eut précipité Saturne dans le sombre Tartare, l'empire du monde lui appartint, et alors commença l'âge d'argent, âge inférieur à celui qui l'avait précédé, mais préférable à l'âge d'airain qui le suivit. Jupiter abrégea la durée de l'antique printemps ; il en forma quatre saisons qui partagèrent l'année : l'été, l'automne inégal, l'hiver, et le printemps actuellement si court. Alors, pour la première fois, des chaleurs dévorantes embrasèrent les airs ; les vents formèrent la glace de l'onde condensée. On chercha des abris. Les maisons ne furent d'abord que des antres, des arbrisseaux touffus et des cabanes de feuillages. Alors il fallut confier à de longs sillons les semences de Cérès ; alors les jeunes taureaux gémirent fatigués sous le joug.

Aux deux premiers âges succéda l'âge d'airain. Les hommes, devenus féroces, ne respiraient que la guerre ; mais ils ne furent point encore tout à fait corrompus. L'âge de fer fut le dernier. Tous les crimes se répandirent avec lui sur la terre. La pudeur, la vérité, la bonne foi disparurent. À leur place dominèrent l'artifice, la trahison, la violence, et la coupable soif de posséder. Le nautonier confia ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas encore ; et les arbres, qui avaient vieilli sur les montagnes, en descendirent pour flotter sur des mers ignorées. La terre, auparavant commune aux hommes, ainsi que l'air et la lumière, fut partagée, et le laboureur défiant traça de longues limites autour du champ qu'il cultivait. Les hommes ne se bornèrent point à demander à la terre ses moissons et ses fruits, ils osèrent pénétrer dans son sein ; et les trésors qu'elle recelait, dans des antres voisins du Tartare, vinrent aggraver tous leurs maux. Déjà sont dans leurs mains le fer, instrument du crime, et l'or, plus pernicieux encore. La Discorde combat avec l'un et l'autre. Sa main ensanglantée agite et fait retentir les armes homicides. Partout on vit de rapine. L'hospitalité n'offre plus un asile sacré. Le beau-père redoute son gendre. L'union est rare entre les frères. L'époux menace les jours de sa compagne ; et celle-ci, les jours de son mari. Des marâtres cruelles mêlent et préparent d'horribles poisons : le fils hâte les derniers jours de son père. La piété languit, méprisée ; et Astrée [= la Justice] quitte enfin cette terre souillée de sang, et que les dieux ont déjà abandonnée.

Traduction de G. T. Villenave, 1806.

 **Texte n°1 : René Barjavel, *Ravage* (1942)**

Le roman débute en 2052 et décrit une société où la science s'est développée de manière excessive. L'agriculture s'en est trouvée totalement bouleversée.

François poussa la porte de la Brasserie 13, trouva une table vide près d'un palmier nain, et s'assit. Un garçon surgit, posa d'autorité devant lui un plat fumant. Il était de tradition, dans cet établissement, de manger le bifteck-frites, et tout client s'en voyait automatiquement servir une généreuse portion.

François mangea de bon appétit. Fils de paysan, il préférait les nourritures naturelles, mais comment vivre à Paris sans s'habituer à la viande chimique, aux légumes industriels ?

L'humanité ne cultivait presque plus rien en terre. Légumes, céréales, fleurs, tout cela poussait à l'usine, dans des bacs.

Les végétaux trouvaient là, dans de l'eau additionnée des produits chimiques nécessaires, une nourriture bien plus riche et plus facile à assimiler que celle dispensée chichement¹ par la marâtre² Nature. Des ondes et des lumières de couleurs et d'intensités calculées, des atmosphères conditionnées accéléraient la croissance des plantes et permettaient d'obtenir, à l'abri des intempéries saisonnières, des récoltes continues, du premier janvier au trente et un décembre.

L'élevage, cette horreur, avait également disparu. Élever, chérir des bêtes pour les livrer ensuite au couteau du boucher, c'étaient bien là des mœurs dignes des barbares du XX^e siècle. Le « bétail » n'existait plus. La viande était « cultivée » sous la direction de chimistes spécialistes et selon les méthodes, mises au point et industrialisées, du génial précurseur Carrel, dont l'immortel cœur de poulet vivait encore au Musée de la Société protectrice des animaux. Le produit de cette fabrication était une viande parfaite, tendre, sans tendons, ni peaux ni graisses, et d'une grande variété de goûts. Non seulement l'industrie offrait au consommateur des viandes au goût de bœuf, de veau, de chevreuil, de faisan, de pigeon, de chardonneret, d'antilope, de girafe, de pied d'éléphant, d'ours, de chamois, de lapin, d'oie, de poulet, de lion et de mille autres variétés, servies en tranches épaisses et saignantes à souhait, mais encore des firmes spécialisées, à l'avant-garde de la gastronomie, produisaient des viandes extraordinaires qui, cuites à l'eau ou grillées, sans autre addition qu'une pincée de sel, rappelaient par leur saveur et leur fumet les préparations les plus fameuses de la cuisine traditionnelle, depuis le simple bœuf miroton jusqu'au civet de lièvre à la royale.

¹ De manière peu abondante.

² Mère cruelle.

 **Texte n°2 : George ORWELL, 1984 (1949)**

L'action de 1984 se déroule dans un pays imaginaire appelé Océania. Il s'agit ici de la première page du roman qui présente le personnage principal, Winston Smith.

C'était une journée d'avril froide et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais. Il passa rapidement la porte vitrée du bloc des « Maisons de la Victoire », pas assez rapidement cependant pour empêcher que s'engouffre en même temps que lui un tourbillon de poussière et de sable.

Le hall sentait le chou cuit et le vieux tapis. À l'une de ses extrémités, une affiche de couleur, trop vaste pour ce déploiement intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, à l'épaisse moustache noire, aux traits accentués et beaux.

Winston se dirigea vers l'escalier. Il était inutile d'essayer de prendre l'ascenseur. Même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement. Actuellement, d'ailleurs, le courant électrique était coupé dans la journée. C'était une des mesures d'économie prises en vue de la Semaine de la Haine.

Son appartement était au septième. Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux³ au-dessus de la cheville droite, montait lentement. Il s'arrêta plusieurs fois en chemin pour se reposer. À chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

À l'intérieur de l'appartement de Winston, une voix sucrée faisait entendre une série de nombres qui avaient trait à la production de la fonte. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue, miroir terne encastré dans le mur de droite. Winston tourna un bouton et la voix diminua de volume, mais les mots étaient encore distincts. Le son de l'appareil (du télécran, comme on disait) pouvait être assourdi, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement. Winston se dirigea vers la fenêtre. Il était de stature frêle, plutôt petite, et sa maigreur était soulignée par la combinaison bleue, uniforme du Parti. Il avait les cheveux très blonds, le visage naturellement sanguin, la peau durcie par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui venait de prendre fin.

Au-dehors, même à travers le carreau de la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits remous de vent faisaient tourner en spirale la poussière et le papier déchiré. Bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. De tous les carrefours importants, le visage à la moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait les yeux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche, dont un angle était déchiré, battait par à-coups dans le vent, couvrant et découvrant alternativement un seul mot : ANGSOC. Au loin, un hélicoptère glissa entre les toits, plana un moment, telle une mouche bleue, puis repartit comme une flèche, dans un vol courbe. C'était une patrouille qui venait mettre le nez aux fenêtres des gens. Mais les patrouilles n'avaient pas d'importance. Seule comptait la Police de la Pensée.

1 Dû aux varices.

 **Texte n°3 : Jean-Christophe RUFIN, *Globalia* (2004)**

Le roman Globalia met en scène un nouveau monde où la démocratie est universelle et le bonheur garanti. Mais le héros, Baïkal Smith, s’y ennuit, comme son amie Kate. Ils ont profité d’un voyage organisé pour sortir de la verrière recouvrant la ville et fuir en zone interdite. Ils découvrent un monde désolé.

En le saisissant par la main, elle le fit asseoir sur l’herbe à côté d’elle, les jambes en tailleur.

– Je te l’ai toujours dit : j’étouffe. Je ne peux plus vivre comme cela. Je veux aller ailleurs.

– Je suis bien d’accord. Seattle est une ville impossible. Mais je t’avais proposé d’aller à Oulan-Bator voir ma grand-mère ou de venir au Zimbabwe cet été dans le ranch de mes cousins.

– Tu ne me comprends pas, Kate, je te l’ai souvent répété. Ce sera partout la même chose. Partout nous serons en Globalia. Partout, nous retrouverons cette civilisation que je déteste.

– Évidemment, puisqu’il n’y en a qu’une ! Et c’est heureux. Aurais-tu la nostalgie du temps où il y avait des nations différentes qui n’arrêtaient pas de se faire la guerre ? Baïkal haussa les épaules. Kate poussa son avantage.

– Il n’y a plus de frontières, désormais. Ce n’est tout de même pas plus mal ?

– Bien sûr que non, Kate, tu me récites la propagande que tu as apprise comme nous tous. Globalia, c’est la liberté ! Globalia, c’est la sécurité ! Globalia, c’est le bonheur !

Kate prit l’air vexé. Le mot de propagande était blessant. Il ne s’agissait ni plus ni moins que de la vérité.

– Tu te crois certainement plus malin que moi, mais tu ne peux tout de même pas nier qu’on peut aller partout. Ouvre ton multifonction, sélectionne une agence de voyages et tu pars demain dans n’importe quel endroit du monde...

– Oui, concéda Baïkal, tu peux aller partout. Mais seulement dans les zones sécurisées, c’est-à-dire là où on nous autorise à aller, là où tout est pareil.

– Mais tout Globalia est sécurisé ! L’Europe, l’Amérique, la Chine ... Le reste, c’est le vide, ce sont les non-zones. Baïkal reprit un ton passionné et s’écria :

– Moi, je continue à croire qu’il existe un ailleurs. Kate soupira.

– C’est ce que tu m’as expliqué et c’est pour cela que je t’ai suivi. Mais rends-toi à l’évidence. L’ailleurs est dans tes rêves, mon amour. Il n’y a que quelques endroits pourris aux confins du monde, des réserves, des friches.

GT 2 : Des mondes du futur ?

– Depuis six mois, je recoupe les informations, insista Baïkal en secouant la tête – mais on sentait le désespoir éteindre sa voix. Je suis sûr que toutes ces non-zones sont en continuité. On peut sortir d’ici et rejoindre la mer, il doit y avoir des déserts, des villes peut-être. J’ai fait l’impossible pour obtenir des plans. J’ai soudoyé un type dont le grand-père était botaniste. Il avait effectué des missions dans les non-zones. Il m’a vendu ce logiciel cartographique, mais il est sans doute dépassé : on ne reconnaît plus rien. Kate le sentait au bord des larmes. Elle passa sa main dans ses cheveux, lissa ses éternels épis couleur de jais qui se redressaient aussitôt.

– Rentrons maintenant, souffla-t-elle. Nous raconterons que nous nous sommes perdus, que la porte était ouverte, que nous avons voulu être seuls dans la montagne. Cela n’ira pas bien loin. Une amende peut-être.

– Non, dit Baïkal en secouant la tête. Je ne retournerai pas là-bas. Ce monde est une prison.

– Nous n’avons plus rien à manger. Personne ne passe par ici, sauf peut-être des charbonniers ou je ne sais quel homme des bois. On a peur, l’air pue, rien ne nous dit qu’il n’y a pas de pièges ou des mines. Où est la prison à ton avis ?

– Là-bas, persista Baïkal.



Construire un corpus à partir d'un texte
choisi par un professeur du binôme

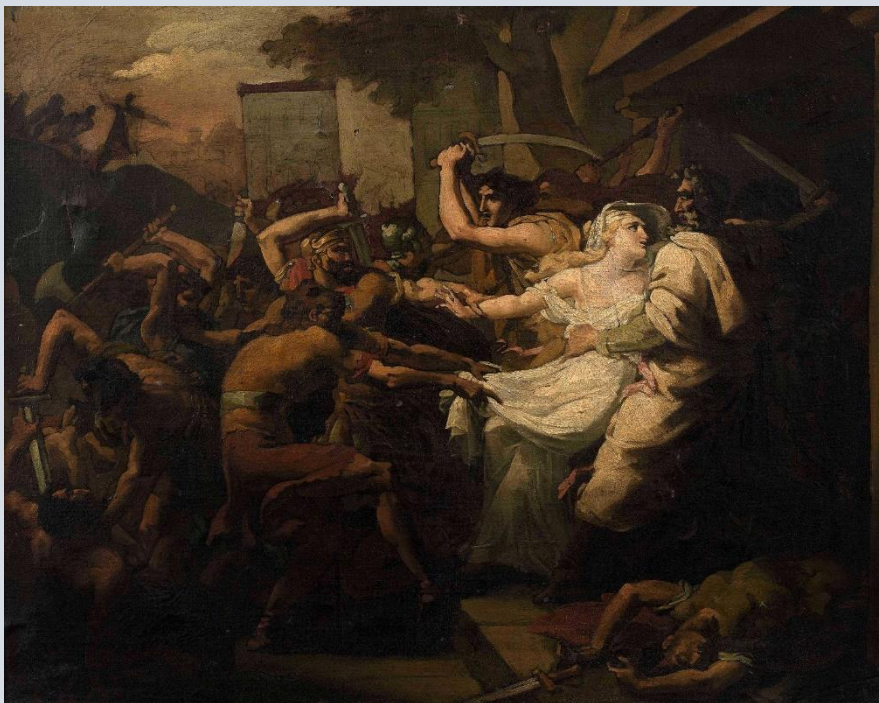
Proposition n° 1

La vérité, une parole séduisante ?

Texte 1 : Eschyle, *Agamemnon*, 1100 à 1135, Cassandre ou la vérité vaine, Ve siècle avant J-C.

Texte 2 : Sophocle, *Philoctète*, 1^{er} épisode, Discours de Néoptolème, 315 à 401, Ve siècle avant J-C.

Texte 3 : Bossuet, *Sermon pour le jour de Pâques*, 1662.



📖 Texte étudié n°1 : Eschyle, Agamemnon, Vème siècle av. J.-C., v. 1100-1135

CASSANDRE :

Ah Dieux ! Que prépare-t-on ? Quel crime nouveau quel forfait horrible, on médite en ce palais ! Attentat, odieux à des sujets fidèles, irréparable. Le secours est éloigné.

LE CHŒUR :

Je ne puis comprendre ces derniers oracles : le reste nous est connu ; ces murs en parlent encore.

CASSANDRE :

Ah malheureuse ! tu l'oses ? après avoir servi ton époux dans le bain. Achèverai-je ? L'instant approche. Les coups se redoublent et se pressent.

LE CHŒUR. :

Je ne t'entends plus ; je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE :

Ciel ! ô ciel ! que vois-je ? Est-ce le filet de l'enfer ? Quel piège. L'assassin, c'est l'épouse elle-même. Furies insatiables du sang de Pélopes, réjouissez-vous sur ce sanglant sacrifice.

LE CHŒUR :

Quelles sont ces Furies, que tu invites à la joie ? Tes paroles m'alarment. Mon sang troublé se retire vers mon cœur, comme si j'étais percé d'un coup mortel, et que mes yeux se fermassent pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE :


Vois, vois. Écarte le taureau de la génisse. Elle le surprend enveloppé dans un vêtement artificieux, elle le frappe, il tombe dans son bain, dans le vase de la ruse et de la mort.

LE CHŒUR. :

Je ne me vante point de savoir expliquer les oracles ; mais j'entrevois ici de grands désastres. Hélas ! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais su nous porter que le trouble et la terreur.

CASSANDRE :

Infortunée ! car je puis mêler ici mes propres malheurs, quel est ton destin déplorable ? Dieux ! où menez-vous la triste Cassandre ? où ? si ce n'est à la mort.

 **Texte étudié n°2 : Sophocle, *Philoctète*, v. 315 à 401, Vème siècle, av. J.-C.**

PHILOCTÈTE. Tels sont, ô mon fils, les maux que m'ont faits les Atrides et Ulysse ; puissent les dieux de l'Olympe leur faire payer à leur tour le prix de mes souffrances !

5 LE CHOEUR. Moi aussi, fils de Poeas, je n'aurai pas pour toi moins de pitié que les étrangers qui t'ont visité avant moi.

NÉOPTOLÈME. Moi-même, je puis rendre témoignage à la vérité de tes plaintes, moi qui éprouvai aussi la méchanceté des Atrides et la violence d'Ulysse.

PHILOCTÈTE. Aurais-tu donc aussi quelque grief et quelque juste ressentiment contre ces infâmes Atrides ?

10 NÉOPTOLÈME. Puissé-je assouvir un jour ma vengeance ! puisse-je apprendre à Mycènes et à Sparte que Scyros produit aussi des hommes vaillants !

PHILOCTÈTE. Bien, mon fils ; mais quelle offense a excité contre eux le ressentiment si terrible que tu apportes ici ?

15 NÉOPTOLÈME. Je te le dirai, fils de Pœas ; mais je puis à peine redire l'outrage que j'ai reçu d'eux, à mon arrivée devant Troie. Car après que la Parque eut tranché les jours d'Achille...

PHILOCTÈTE. Ciel ! ne dis pas un mot de plus, avant que je sache si vraiment le fils de Pelée est mort ?

NÉOPTOLÈME. Il est mort, non de la main d'un mortel, mais de celle d'un dieu ; Phoëbus, dit-on, l'a percé de ses traits.

20 PHILOCTÈTE. Noble fut le vainqueur, noble fut la victime ! Mais je ne sais, mon fils, si je dois d'abord m'informer de tes infortunes, ou pleurer sur les siennes.

NÉOPTOLÈME. Tu as, je crois, assez de tes propres douleurs, infortuné, sans pleurer encore sur celles d'autrui !

PHILOCTÈTE. Il est vrai ; reprends donc de nouveau le récit de l'outrage qu'ils t'ont fait. 343

25 NÉOPTOLÈME. Le divin Ulysse et celui qui avait élevé mon père vinrent me chercher sur un navire peint de diverses couleurs, disant, était-ce vrai ou faux, je l'ignore, que, depuis la mort de mon père, le Destin ne permettait pas à un autre qu'à moi de prendre la citadelle de Troie. Tel était leur langage, ô étranger, et je ne mis pas de longs délais à m'embarquer, surtout pressé du désir de voir mon père, au moins avant qu'il fût enfermé dans la tombe, car je ne l'avais jamais vu :
30 cependant un noble motif m'animait encore, l'espoir de prendre la citadelle de Troie, si je m'y rendais. Dès le second jour de ma traversée, porté par un vent favorable, j'abordai au triste promontoire de Sigée. A peine descendu sur le rivage, toute l'armée m'entoure et me salue, chacun jure qu'il revoit Achille, mais, hélas ! il n'était plus. Et moi, malheureux, après l'avoir pleuré, j'allai bientôt vers les Atrides, que je devais croire mes amis ; je réclamai les armes de mon père et tout
35 son héritage. Mais ils me firent, ah ! grands dieux ! cette odieuse réponse : « Rejeton d'Achille, tout ce qui appartenait à ton père, tu peux le prendre ; mais pour ses armes, un autre les possède déjà, c'est le fils de Laërte. » Je ne pus retenir mes larmes, et soudain me levant, plein de colère et

d'indignation, je m'écriai : « Misérables ! avez-vous osé, sans mon aveu, disposer de mes armes, avant de me consulter ? » Ulysse était présent ; il me répondit : « Oui, jeune homme, ils me les ont données, et justement ; car c'est moi qui les sauvai avec le corps de ton père. » Et moi, transporté de fureur, je l'accablai de toute espèce de malédictions, et ne lui épargnai aucun outrage, s'il me ravissait mes armes. Mais lui, poussé à ce point, et piqué par mes paroles, quoiqu'il sache maîtriser sa colère, repartit : « Tu n'étais pas où nous étions, mais tu étais où tu ne devais pas être, et ces armes que tu réclames d'un ton hautain, jamais tu ne les emporteras à Scyros. » Après avoir subi un si sanglant outrage, dépouillé de ce qui m'appartient par Ulysse, le plus pervers des hommes, je retourne dans ma patrie. Toutefois, j'accuse moins Ulysse que les Atrides. Car une ville, comme une armée entière, dépend de ceux qui la gouvernent ; et ceux des mortels qui font le mal deviennent criminels par les leçons de leurs maîtres. J'ai tout dit : que celui qui hait les Atrides soit l'ami des dieux et le mien !

50 LE CHOEUR. Toi qui te plais sur les montagnes, Terre qui nourris tous les êtres, mère de Jupiter, qui habites les rives du Pactole au sable d'or, là aussi je t'invoquai, ô mère vénérable, quand les Atrides firent au fils d'Achille un sanglant affront, en le dépouillant des armes de son père, honneur suprême donné au fils de Laërte ; ô déesse assise sur un char traîné par des lions qui tuent les taureaux !

55 PHILOCTÈTE. Étrangers, à vos malheurs, je vous reconnais pour mes hôtes, et dans votre récit, si bien d'accord avec mes sentiments, je reconnais les œuvres des Atrides et d'Ulysse. Car, je le sais, sa langue est un instrument de fraude et de scélératesse, dont il ne peut tirer, en définitive, rien que d'injuste. Du reste, aucun de ces faits ne me surprend ; mais je m'étonne que le plus grand des Ajax, en les voyant, les ait supportés.

60 NÉOPTOLÈME. Il ne vivait plus, ô étranger ; car jamais, de son vivant, je n'eusse été dépouillé de mes armes.

PHILOCTÈTE. Qu'as-tu dit ? est-ce que, lui aussi, il est mort ?

NÉOPTOLÈME. Sache qu'il ne voit plus le jour.

 **Texte étudié n°3 : Sermon pour le jour de Pâques, Bossuet, 1662.**

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans

5 la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche ! marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait

10 passé ; fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le

15 bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher on voudrait retourner en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Construire un corpus à partir d'un texte choisi par un professeur du binôme

Texte de Bossuet

Proposition n° 2

Se figurer la condition humaine

Texte 1 : Lucrèce, *De rerum natura*, la religion vaincue par Epicure, Livre I, vers 62 à 101, 1^{er} siècle av. J-C.

Texte 2 : Bossuet, *Sermon pour le jour de Pâques*, 1662.

Texte 3 : Pascal, *Pensées*, fragment 230, 1670.



 **Texte étudié n°1 : Lucrèce, *De Rerum Natura*, Livre I, vers 62-101,
Traduction d'André Lefèvre, 1899**

Longtemps dans la poussière, écrasée, asservie,
Sous la religion l'on vit ramper la vie ;
Horrible, secouant sa tête dans les deux,
Planait sur les mortels l'épouvantail des dieux.
5 Un Grec, un homme vint, le premier dont l'audace
Ait regardé cette ombre et l'ait bravée en face ;
Le prestige des dieux, les foudres, le fracas
Des menaces d'en haut ne l'ébranlèrent pas.
L'obstacle exaspéra l'ardeur de son génie.
10 Fier de forcer l'accès de la sphère infinie,
Des portes du mystère il perça l'épaisseur,
Et, dépassant de loin par un élan vainqueur
Les murailles de flamme et les voûtes d'étoiles,
Sa pensée embrassa l'immensité sans voiles.
15 De son hardi voyage il nous a rapporté
La mesure et la loi de la fécondité,
Et quel cercle émané de leur intime essence
Des êtres à jamais circonscrit la puissance.
Il pose sur l'erreur son pied victorieux ;
20 La religion croule et nous égale aux dieux !
Peut-être on te dira que tu cours à l'abîme,
Que la science impie est le chemin du crime.
Eh ! qui plus enfanta d'atroces actions,

Plus de hideux forfaits, que les religions ?
25 J'en atteste le sang qui coula dans l'Aulide,
Le sang d'Iphigénie, et Diane homicide;
La vierge lâchement livrée, et les héros,
La fleur des Achéens, transformés en bourreaux !
Le funèbre bandeau sur ce front pur se noue ;
30 La laine en bouts égaux se répand sur la joue.
Un père est là, debout, morne devant l'autel ;
Les prêtres, près de lui, cachent le fer mortel ;
La foule pleure, émue à l'aspect du supplice.
La victime a compris l'horrible sacrifice ;
35 Elle tombe à genoux, sans couleur et sans voix.
Ah ! que lui sert alors d'avoir au roi des rois
La première donne le nom sacré de père ?
Palpitante d'horreur on l'arrache de terre,
Et les bras des guerriers l'emportent à l'autel,
40 Non pour l'accompagner à l'hymen solennel,
Mais pour qu'aux égorgeurs par un père livrée,
Le jour même où l'attend l'union désirée,
Chaste par l'attentat de l'infâme poignard,
Elle assure aux vaisseaux l'heureux vent du départ !
45 Tant la religion put conseiller de crimes !

**📖 Texte étudié n°2 : *Pensées*, Pascal, Disproportion de l'homme,
Fragment 230, 1670.**

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très
5 délicate à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre
10 est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste
15 prix.

Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang
20 dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement
25 l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ses merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse
30 que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

 **Texte étudié n°3 : Sermon pour le jour de Pâques, Bossuet, 1662.**

(...) La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne. Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans

5 la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche ! marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs

10 cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le

15 bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher on voudrait retourner en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé

Construire un corpus à partir d'un texte philosophique

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

Figures de la souveraineté

Texte 1 : La Fontaine, *Fables*, « La Cour du Lion »,

Texte 2 : Fénelon, *Lettre à Louis XIV*, 1694.

Texte 3 : Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chapitre XXV, « La Fête de Vaux », 1751.



📖 **Texte étudié n° 1 : *Fables*, La Fontaine, Livre VII, XXXII, 1678**

LA COUR DU LION

Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.

Il manda donc par Députés
Ses Vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le Roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence

Le Prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :

Il se fût bien passé de faire cette mine,
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.

Le Singe approuva fort cette sévérité,
Et flatteur excessif, il loua la colère

Et la griffe du Prince, et l'Antre, et cette odeur :

Il n'était ambre, il n'était fleur,

Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie

Eut un mauvais succès, et fut encor punie.

Ce Monseigneur du Lion-là

Fut parent de Caligula.

Le Renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,

Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire

Sans odorat ; bref, il s'en tire.


Ceci vous sert d'enseignement :

Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,

Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.



 **Texte étudié n° 2 : Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chapitre XXV, « La Fête de Vaux », 1751.**

Louis XIV, cependant, partageait son temps entre les plaisirs qui étaient de son âge, et les affaires qui étaient de son devoir. Il tenait conseil tous les jours, et travaillait ensuite secrètement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre Fouquet, dans laquelle furent enveloppés le secrétaire d'État Guénégaud, Pellisson, Gourville, et tant d'autres. La chute de ce ministre, à qui on avait bien moins de reproches à faire qu'au cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résolue quand le roi accepta la fête magnifique que ce ministre lui donna dans sa maison de Vaux. Ce palais et les jardins lui avaient coûté dix-huit millions, qui en valent aujourd'hui environ trente-cinq. Il avait bâti le palais deux fois, et acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par Le Nostre, et regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly, et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Mais, quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit millions, dont les comptes existent encore, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le roi. Il est vrai qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain et Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de la beauté de Vaux. Louis XIV le sentit, et en fut irrité. On voit partout, dans cette maison, les armes et la devise de Fouquet. C'est un écureuil avec ces paroles : Quo non ascendam ? Où ne monterai-je point ? Le roi se les fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à apaiser le monarque. Les courtisans remarquèrent que l'écureuil était peint partout poursuivi par une couleuvre, qui était les armes de Colbert. La fête fut au-dessus de celles que le cardinal Mazarin avait données, non-seulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y représenta pour la première fois les *Fâcheux* de Molière. Pellisson avait fait le prologue, qu'on admira. Les plaisirs publics cachent ou préparent si souvent à la cour des désastres particuliers que, sans la reine mère, le surintendant et Pellisson auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le ressentiment du roi, c'est que Mlle de La Vallière, pour qui le prince commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du surintendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à Mlle de La Vallière deux cent mille livres ; et cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du roi. Le surintendant, s'étant aperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le possesseur, et cela même irritait encore.

Le roi, qui, dans un premier mouvement d'indignation, avait été tenté de faire arrêter le surintendant, au milieu même de la fête qu'il en recevait, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit que ce monarque, déjà tout-puissant, eût craint le parti que Fouquet s'était fait.

Il était procureur général du parlement ; et cette charge lui donnait le privilège d'être jugé par les chambres assemblées ; mais, après que tant de princes, de maréchaux et de ducs, avaient été jugés par des commissaires, on eût pu traiter comme eux un magistrat, puisqu'on voulait se servir de ces voies extraordinaires qui, sans être injustes, laissent toujours un soupçon d'injustice.

Colbert l'engagea, par un artifice peu honorable, à vendre sa charge. On lui en offrit jusqu'à dix-huit cent mille livres, qui vaudraient trois millions et demi de nos jours ; et, par un malentendu, il ne la vendit que quatorze cent mille francs. Le prix excessif des places au parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce corps avait conservé dans son abaissement même. Le

duc de Guise, grand chambellan du roi, n'avait vendu cette charge de la couronne au duc de Bouillon que huit cent mille livres.

45 C'était la Fronde, c'était la guerre de Paris qui avait mis ce prix aux charges de judicature. Si c'était un des grands défauts et un des grands malheurs d'un gouvernement longtemps obéré, que la France fût l'unique pays de la terre où les places de juges fussent vénales, c'était une suite du levain de la sédition, et c'était une espèce d'insulte faite au trône qu'une place de procureur du roi coûtât plus que les premières dignités de la couronne.

50 Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'État, et pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'âme. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences et des libéralités. (1661) Il fit porter à l'épargne le prix de sa charge, et cette belle action ne le sauva pas. On attira avec adresse à Nantes un homme qu'un exempt et deux gardes pouvaient arrêter à Paris. Le roi lui fit des caresses avant sa disgrâce. Je ne sais pourquoi la plupart
55 des princes affectent d'ordinaire de tromper par de fausses bontés ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur. Elle n'est jamais une vertu, et ne peut devenir un talent estimable que quand elle est absolument nécessaire. Louis XIV parut sortir de son caractère ; mais on lui avait fait entendre que Fouquet faisait de grandes fortifications à Belle-Isle, et qu'il pouvait avoir trop de liaisons au dehors et au dedans du royaume. Il parut bien, quand
60 il fut arrêté et conduit à la Bastille et à Vincennes, que son parti n'était autre chose que l'avidité de quelques courtisans et de quelques femmes, qui recevaient de lui des pensions, et qui l'oublèrent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il lui resta d'autres amis, et cela prouve qu'il en méritait. L'illustre Mme de Sévigné, Pellisson, Gourville, Mlle Scudéry, plusieurs gens de lettres, se déclarèrent hautement pour lui, et le servirent avec tant de chaleur qu'ils lui sauvèrent la vie.

65 On connaît ces vers de Hesnault, le traducteur de Lucrèce, contre Colbert, le persécuteur de Fouquet :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémit sous le poids des affaires publiques ;
70 Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révééré sous un titre onéreux ;

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux ;
Contemple de Fouquet les funestes reliques,
75 Et, tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux :

Sa chute quelque jour te peut être commune.
Crains ton poste, ton rang, la cour, et la fortune.
80 Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice ;
Et, près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

85 M. Colbert, à qui l'on parla de ce sonnet injurieux, demanda si le roi y était offensé. On lui dit que non : « Je ne le suis donc pas », répondit le ministre.

Il ne faut jamais être la dupe de ces réponses méditées, de ces discours publics que le cœur désavoue. Colbert paraissait modéré, mais il poursuivait la mort de Fouquet avec acharnement. On peut être bon ministre et vindicatif. Il est triste qu'il n'ait pas su être aussi généreux que vigilant. Un des plus implacables de ses persécuteurs était Michel Le Tellier, alors secrétaire d'État, et son rival en crédit. C'est celui-là même qui fut depuis chancelier. Quand on lit son oraison funèbre, et qu'on la compare avec sa conduite, que peut-on penser, sinon qu'une oraison funèbre n'est qu'une déclamation. Mais le chancelier Séguier, président de la commission, fut celui des juges de Fouquet qui poursuivit sa mort avec le plus d'acharnement, et qui le traita avec le plus de dureté.

Il est vrai que faire le procès du surintendant, c'était accuser la mémoire du cardinal Mazarin. Les plus grandes déprédations dans les finances étaient son ouvrage. Il s'était approprié en souverain plusieurs branches des revenus de l'État. Il avait traité en son nom et à son profit des munitions des armées. « Il imposait (dit Fouquet dans ses défenses), par lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités ; ce qui ne s'était jamais fait que par lui et pour lui, et ce qui est punissable de mort par les ordonnances. » C'est ainsi que le cardinal avait amassé des biens immenses, que lui-même ne connaissait plus.

J'ai entendu conter à feu M. de Caumartin, intendant des finances, que, dans sa jeunesse, quelques années après la mort du cardinal, il avait été au palais Mazarin, où logeaient le duc, son héritier, et la duchesse Hortense ; qu'il y vit une grande armoire de marqueterie, fort profonde, qui tenait du haut jusqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis longtemps, et l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. M. de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la duchesse de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples, de jetons et de médailles d'or. Mme de Mazarin en jeta au peuple des poignées par les fenêtres pendant plus de huit jours.

L'abus que le cardinal Mazarin avait fait de sa puissance despotique ne justifiait pas le surintendant ; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, l'acharnement odieux du chancelier Séguier contre lui, le temps qui éteint l'envie publique, et qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes, tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans, en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort ; et les treize autres, parmi lesquels il y en avait à qui Gourville avait fait accepter des présents, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le roi commua la peine en une plus dure. Cette sévérité n'était conforme ni aux anciennes lois du royaume, ni à celles de l'humanité. Ce qui révolta le plus l'esprit des citoyens, c'est que le chancelier fit exiler l'un des juges, nommé Roquesante, qui avait le plus déterminé la chambre de justice à l'indulgence. Fouquet fut enfermé au château de Pignerol. Tous les historiens disent qu'il y mourut en 1680 ; mais Gourville assure, dans ses Mémoires, qu'il sortit de prison quelque temps avant sa mort. La comtesse de Vaux, sa belle-fille, m'avait déjà confirmé ce fait ; cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne sait pas où est mort cet infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le secrétaire d'état Guénégaud, qui vendit sa charge à Colbert, n'en fut pas moins poursuivi par la chambre de justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune. Ce qu'il y eut de plus singulier dans les arrêts de cette chambre, c'est qu'un évêque d'Avranches fut condamné à une amende de douze mille francs. Il s'appelait Boislève ; c'était le frère d'un partisan dont il avait partagé les concussions.

Saint-Évremond, attaché au surintendant, fut enveloppé dans sa disgrâce. Colbert, qui cherchait partout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à madame du Plessis-Bellière ; et dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de Saint-Évremond

135 sur la paix des Pyrénées. On lut au roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'État. Colbert, qui dédaignait de se venger de Hesnault, homme obscur, persécuta, dans Saint-Évremond, l'ami de Fouquet qu'il haïssait, et le bel esprit qu'il craignait. Le roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait longtemps contre le cardinal Mazarin, qu'il ne regrettait pas, et que toute la cour avait outragé, calomnié, et proscrit impunément pendant plusieurs années. De
140 mille écrits faits contre ce ministre, le moins mordant fut le seul puni, et le fut après sa mort.

Saint-Évremond, retiré en Angleterre, vécut et mourut en homme libre et philosophe. Le marquis de Miremond, son ami, me disait autrefois à Londres qu'il y avait une autre cause de sa disgrâce, et que Saint-Évremond n'avait jamais voulu s'en expliquer. Lorsque Louis XIV permit à Saint-Évremond de revenir dans sa patrie, sur la fin de ses jours, ce philosophe dédaigna de regarder
145 cette permission comme une grâce ; il prouva que la patrie est où l'on vit heureux, et il l'était à Londres.

Le nouveau ministre des finances, sous le simple titre de contrôleur général, justifia la sévérité de ses poursuites en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, et en travaillant sans relâche à la grandeur de l'État.

150 La cour devint le centre des plaisirs et le modèle des autres cours. Le roi se piqua de donner des fêtes qui fissent oublier celles de Vaux.



 **Texte étudié n° 3 : Fénelon, *Lettre à Louis XIV, 1693***

La personne, Sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous ; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt. Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui était devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets, sur qui votre grandeur est fondée.

Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop, dans les choses extérieures ; mais, pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernent. Ils ont bien montré au public leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistait. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvait leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, et toute la nation française insupportable à tous nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes.

Par exemple, Sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire et pour punir les Hollandais qui avaient fait quelque raillerie, dans le chagrin où on les avait mis en troublant les règles de commerce, établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste ; d'où il s'ensuit que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre, sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, Sire, que les traités de paix subséquents semblent couvrir et réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises ; mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste, pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sur la gorge ; on signe malgré soi, pour éviter de plus grandes pertes ; on signe

45 comme on donne sa bourse quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, Sire, remonter jusqu'à
cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes. Il est
inutile de dire qu'elles étaient nécessaires à votre État : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire.
Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même
prétendre que vous soyez en droit de toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de
50 vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération,
ou par des places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin, le besoin de veiller à notre sûreté
ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens
instruits et droits ; ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin
55 de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux
qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales
commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres, sont les funestes
suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de
gazettes et de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien si vous
60 pouvez garder tous ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos
ennemis par une guerre si mal fondée. Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France
souffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer des
conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer.
Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever et qu'à se réunir contre vous. Faut-
65 il s'en étonner ? Vous n'avez pas même demeuré dans les termes de cette paix que vous aviez
donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses.
Vous avez établi une Chambre des réunions, pour être tout ensemble juge et partie : c'était ajouter
l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché dans le traité de Westphalie
des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avait osé,
70 depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez
la moindre prétention sur cette ville. Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous.
Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement souhaitent du moins avec impatience votre
affaiblissement et votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de
toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, Sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à
75 être le père de vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos
voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume. (...)

 **Texte 1 : Éloge de la folie, Didier Érasme, 1509.**

L'Éloge de la folie du Hollandais Érasme est une œuvre majeure de l'Humanisme européen. À travers l'éloge que la déesse Folie fait d'elle-même, se lit une critique des comportements humains. Après avoir passé différents groupes sociaux en revue, la Folie s'intéresse à ceux qui gouvernent.

Car depuis longtemps j'ai envie de vous parler des rois et des princes de cour qui me rendent un culte très franc et loyal comme il convient à des hommes libres. S'ils avaient seulement une demi-once de sens, qu'y aurait-il de plus triste ou de moins enviable que leur vie ? Car personne n'estimerait que le trône mérite un parjure ou un parricide si l'on prenait conscience
5 du poids énorme que doit soutenir sur ses épaules celui qui veut vraiment tenir le rôle de prince. S'il se charge du gouvernement, il administre une affaire publique et non pas privée, il doit ne penser qu'à l'intérêt général, ne pas s'écarter d'un pouce des lois dont il est lui-même l'auteur et l'exécuteur, répondre de l'intégrité des fonctionnaires et des magistrats ; il est seul exposé aux regards de tous, soit comme un astre salutaire, qui peut apporter la plus grande prospérité aux
10 affaires humaines, soit comme une comète mortelle qui n'amène que ruines. On ressent moins effets des vices des autres, et ils n'ont pas une telle répercussion.

Mais le prince est à une place telle que s'il s'écarte un tant soit peu la moralité, aussitôt une grave épidémie se propage chez la plupart des hommes. Puis, comme la condition de prince apporte avec elle trop de choses qui d'ordinaire écartent du droit chemin, tels que les plaisirs, l'absence de contraintes, la flatterie, le luxe, il doit redoubler d'efforts et bien se tenir en garde pour
15 ne pas manquer à son devoir, même par erreur. Enfin, sans parler des pièges, des haines, de tous les autres dangers et des craintes, au-dessus de sa tête se tient le roi véritable qui va bientôt lui demander compte même de ses moindres fautes, avec d'autant plus de sévérité qu'il aura exercé un plus grand pouvoir. Si un prince, disais-je, soupesait ces choses et bien d'autres semblables (or
20 il les soupèserait s'il était sage), il ne pourrait, je crois, prendre aucun plaisir à dormir ou à manger. Mais voilà que, par ma faveur, ils abandonnent aux dieux tous ces soucis, ne s'occupent confortablement que d'eux-mêmes et ne laissent venir jusqu'à leur oreille que celui qui sait leur dire des choses agréables, de peur que n'apparaisse dans leur âme quelque inquiétude. Ils croient avoir rempli honnêtement tout leur rôle de prince s'ils chassent assidûment, s'ils entretiennent de
25 bons chevaux, s'ils vendent à leur profit magistratures et dignités, s'ils inventent chaque jour de nouveaux moyens pour réduire les ressources des citoyens et les faire passer dans leur cassette', mais en trouvant des prétextes appropriés pour que la chose présente tout de même un semblant d'équité, même si elle est totalement inique. Ils y ajoutent délibérément un brin de flatterie pour s'attacher tant bien que mal les masses populaires. Figurez-vous maintenant, il y en a quelquefois,
30 un homme ignorant des lois, presque ennemi du bien public, occupé de son bien personnel, adonné aux plaisirs, haïssant le savoir, haïssant la liberté et la vérité, qui a pour dernier souci la prospérité de l'État, mesurant tout selon sa passion et ses intérêts. Donnez-lui ensuite le collier d'or, symbole de l'accord de toutes les vertus réunies ; puis une couronne ornée de pierres précieuses, pour lui rappeler qu'il doit surpasser tous les autres hommes dans toutes les vertus
35 héroïques ; de plus, le sceptre, emblème de la justice et d'un cœur toujours incorruptible ; enfin la pourpre, signe d'un amour ardent du bien public. Si le prince compare ses objets avec sa vie, je crois qu'il aura grand honte de ces ornements et il redoutera qu'un interprète moqueur ne tourne en dérision et en plaisanterie tout cet attirail de théâtre.

Didier Érasme, *Éloge de la folie* [1509], trad. par C. Blum, Robert Laffont, 1992.

📖 Texte 2 : Le Prince, Nicolas Machiavel, extraits, 1513.

Loin de s'en tenir à des présupposés moraux ou religieux, l'essai intitulé Le Prince est une œuvre politique où le pouvoir est défini à partir de contraintes concrètes et historiques qui pousseront le monarque soucieux d'efficacité à adopter une attitude parfois tyrannique. Dédié à Laurent de Médicis, seigneur de Florence au moment de la rédaction, l'ouvrage aura une grande influence sur les penseurs et les hommes politiques des siècles suivants, inspirant les cardinaux Mazarin et Richelieu.

Chapitre XVII :

« Des cruautés et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint »

Il s'est élevée la question de savoir : S'il vaut mieux être aimé que craint, ou être craint qu'aimé ?

On peut répondre que le meilleur serait d'être l'un et l'autre. Mais, comme il est très difficile que les deux choses existent ensemble, je dis que, si l'une doit manquer, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé. On peut, en effet, dire généralement des hommes qu'ils sont ingrats, inconstants, dissimulés, tremblants devant les dangers et avides de gain ; que, tant que vous leur faites du bien, ils sont à vous, qu'ils vous offrent leur sang, leurs biens, leur vie, leurs enfants, tant, comme je l'ai déjà dit, que le péril ne s'offre que dans l'éloignement ; mais que, lorsqu'il s'approche, ils se détournent bien vite. Le prince qui se serait entièrement reposé sur leur parole, et qui, dans cette confiance, n'aurait point pris d'autres mesures, serait bientôt perdu ; car toutes ces amitiés, achetées par des largesses, et non accordées par générosité et grandeur d'âme, sont quelquefois, il est vrai, bien méritées, mais on ne les possède pas effectivement ; et, au moment de les employer, elles manquent toujours. Ajoutons qu'on appréhende beaucoup moins d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre ; car l'amour tient par un lien de reconnaissance bien faible pour la perversité humaine, et qui cède au moindre motif d'intérêt personnel ; au lieu que la crainte résulte de la menace du châtement, et cette peur ne s'évanouit jamais.

Cependant le prince qui veut se faire craindre doit s'y prendre de telle manière que, s'il ne gagne point l'affection, il ne s'attire pas non plus la haine ; ce qui, du reste, n'est point impossible ; car on peut fort bien tout à la fois être craint et n'être pas haï ; et c'est à quoi aussi il parviendra sûrement, en s'abstenant d'attenter, soit aux biens de ses sujets, soit à l'honneur de leurs femmes. S'il faut qu'il en fasse périr quelqu'un, il ne doit s'y décider que quand il y en aura une raison manifeste, et que cet acte de rigueur paraîtra bien justifié. Mais il doit surtout se garder, avec d'autant plus de soin, d'attenter aux biens, que les hommes oublient plutôt la mort d'un père même que la perte de leur patrimoine, et que d'ailleurs il en aura des occasions plus fréquentes. Le prince qui s'est une fois livré à la rapine trouve toujours, pour s'emparer du bien de ses sujets, des raisons et des moyens qu'il n'a que plus rarement pour répandre leur sang.

C'est lorsque le prince est à la tête de ses troupes, et qu'il commande à une multitude de soldats, qu'il doit moins que jamais appréhender d'être réputé cruel ; car, sans ce renom, on ne tient point une armée dans l'ordre et disposée à toute entreprise.

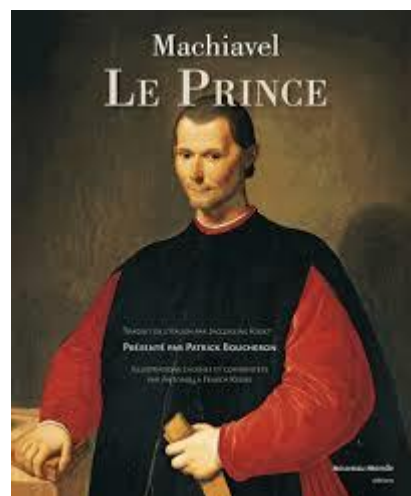
Extrait, traduction de l'italien par J.-V. Périès (1825).

Chapitre XVIII :

« Comment les Princes doivent tenir parole »

Chacun comprend combien il est louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours franchement et sans artifice. De notre temps, néanmoins, nous avons vu de grandes choses exécutées par des princes qui faisaient peu de cas de cette fidélité et qui savaient en imposer aux hommes par la ruse. Nous avons vu ces princes l'emporter enfin sur ceux qui
5 prenaient la loyauté pour base de toute leur conduite. On peut combattre de deux manières : ou avec les lois, ou avec la force. La première est propre à l'homme, la seconde est celle des bêtes ; mais comme souvent celle-là ne suffit point, on est obligé de recourir à l'autre : il faut donc qu'un prince sache agir à propos, et en bête et en homme. C'est ce que les anciens écrivains ont enseigné allégoriquement, en racontant qu'Achille et plusieurs autres héros de l'Antiquité avaient
10 été confiés au centaure Chiron, pour qu'il les nourrît et les élevât. Par-là, en effet, et par cet instituteur moitié homme et moitié bête, ils ont voulu signifier qu'un prince doit avoir en quelque sorte ces deux natures, et que l'une a besoin d'être soutenue par l'autre. Le prince, devant donc agir en bête, tâchera d'être tout à la fois renard et lion : car, s'il n'est que lion, il n'apercevra point les pièges ; s'il n'est que renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a également
15 besoin d'être renard pour connaître les pièges, et lion pour épouvanter les loups. Ceux qui s'en tiennent tout simplement à être lions sont très malhabiles.

Traduction de Jean-Vincent Périès.



 **Texte 3 : L'Institution du prince chrétien, Érasme, 1516.**

Considéré comme le premier grand humaniste, Érasme a participé au développement des idées nouvelles, et juste avant de faire publier son édition du Nouveau Testament en grec (langue originale de ce livre), il est nommé précepteur du duc Charles, futur Charles Quint ; c'est à cette occasion qu'il rédige en latin son Institution du prince chrétien, réflexion humaniste sur le pouvoir. Ce court traité a été composé en 1516 pour l'instruction du jeune Charles de Gand, qui allait devenir trois ans plus tard Charles-Quint, Empereur romain germanique. Cet ouvrage s'oppose radicalement à son célèbre contemporain, le Prince, rédigé trois ans plus tôt. Pour Machiavel, il importe de tenir ce qu'on a reçu ou conquis, quel que soit le prix que doivent en payer les sujets. Pour Érasme, seuls sont dignes du titre de prince ceux qui consacrent leur personne au bien de l'État et non l'État à leur profit. Il oppose les arts de la paix à ceux de la guerre, l'exercice de la liberté des citoyens à l'obéissance des sujets.

Le tyran administre son État par la violence, par la ruse et par les moyens les plus perfides : il n'a en vue que son intérêt particulier. Le vrai roi s'inspire de la sagesse, de la raison, de la bienfaisance, il ne pense qu'au bien de l'État. Le tyran agit de son mieux pour que les biens de son peuple passent entre les mains d'un petit nombre de privilégiés, qui sont habituellement les plus vils sujets de son État, afin d'établir de cette manière le pouvoir de son peuple. Le bon roi pense au contraire que la richesse des citoyens est seule de nature à assurer sa propre richesse. Le premier fait en sorte de tout maintenir sous sa dépendance autant par les lois que par les délations. Le bon roi trouve toujours du charme dans la liberté des citoyens. L'un a pour la conservation de sa personne des gardes de mercenaires et de brigands ; l'autre pense que sa bienveillance envers les citoyens et ce même sentiment à son égard chez ses sujets suffisent à sa sauvegarde. (...)

Un bon prince n'accepte jamais aucune guerre, excepté quand, après avoir tout tenté, il ne peut l'éviter par aucun moyen. Si nous étions dans ces dispositions-là, il n'y aurait pour ainsi dire jamais de guerre nulle part. Enfin si cette peste ne peut vraiment être évitée, que le prince s'attache, du moins, à la faire avec un minimum d'inconvénients pour les siens, en versant le moins possible du sang chrétien et qu'il la termine le plus vite possible. (...)

📖 Texte 4 : *L'Utopia*, Thomas More, 1516.

L'œuvre majeure de l'humaniste anglais Thomas More est intitulée L'Utopie. À travers la description de l'île d'Utopie, modèle de société idéale, Thomas More propose à son lecteur de réfléchir sur le monde dans lequel il vit. Il expose ici la manière dont les Utopiens se gouvernent.

5 Trente familles élisent chaque année un magistrat que l'on appelait syphograte dans l'ancienne langue du pays, et phylarque à présent. Dix syphogrates et les familles qui dépendent d'eux obéissent à un magistrat nommé autrefois tranibore et aujourd'hui protophylarque. Les deux cents syphogrates enfin, après avoir juré de fixer leur choix sur le plus capable, élisent le prince au suffrage secret, sur une liste de quatre noms désignés par le peuple. Chacun des quatre quartiers de la ville propose un nom au choix du sénat. Le principat est accordé à vie, à moins que l'élu ne paraisse aspirer à la tyrannie. Les tranibores sont soumis chaque année à réélection ; leur mandat est souvent renouvelé. Toutes les autres charges sont annuelles.

10 Les tranibores ont une conférence avec le prince tous les trois jours et plus souvent si c'est nécessaire. Ils délibèrent au sujet des affaires publiques et expédient rapidement les controverses entre les particuliers, s'il s'en produit, ce qui arrive rarement. Deux syphogrates sont convoqués par roulement à chaque séance du sénat. On veille que rien ne soit décidé qui concerne l'État sans avoir été mis en délibération au sénat trois jours avant qu'un décret soit voté. Discuter des intérêts publics en dehors du sénat et des assemblées constituées est passible de la peine capitale. Il en a été ainsi décidé pour rendre difficile toute entente du prince et des tranibores en vue de soumettre le peuple à une tyrannie et de modifier la forme de l'État. C'est pour cette raison également que toute question considérée comme importante est déferée à l'assemblée des syphogrates qui en donnent connaissance aux familles dont ils sont les mandataires, en délibèrent entre eux, puis déclarent leur avis au sénat. Il arrive que le problème soit soumis au conseil général de l'île.

20 Le sénat a pour règle de ne jamais agiter séance tenante une question qui lui est proposée, mais de la remettre au lendemain. On veut éviter de la sorte de bavardes improvisations que leurs auteurs chercheraient ensuite à défendre à tout prix afin de faire prévaloir leur opinion plutôt que pour servir l'État, préférant faire litière de l'intérêt général que de leur prestige personnel et, par une fausse honte fort intempestive, ne voulant pas reconnaître qu'ils ont tout d'abord trop peu réfléchi, alors qu'ils auraient dû commencer par parler moins vite, et plus sagement.

Thomas More, *L'Utopie*
Delcourt, Flammarion, 1987.

[1516], trad. M.



